97-84057-12

Bossière, René E.

La crise mondiale

Paris

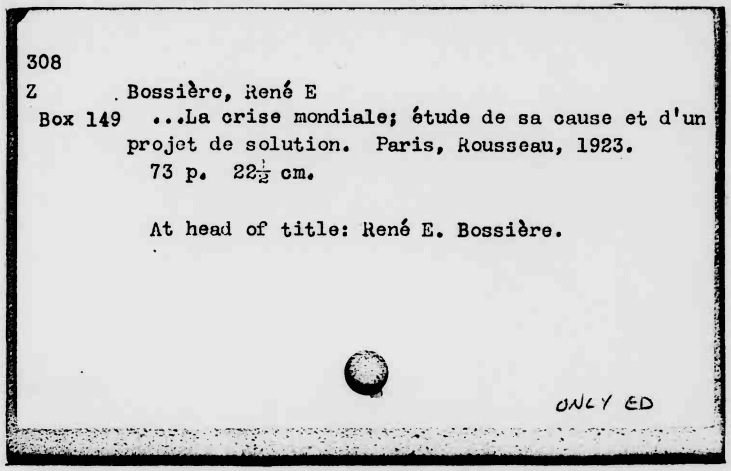
1923

97-84057-12
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD



RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 9:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 3-28-97 INITIALS: MS

TRACKING # : 22998

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

308
Z
Box 149

RENÉ E. BOSSIÈRE

La Crise Mondiale

Etude

de sa Cause

et d'un Projet de Solution

PARIS
ROUSSEAU & Cie
Editeurs
14, Rue Soufflot

LE HAVRE
IMPRIMERIE DU "JOURNAL DU HAVRE"
11, QUAI GEORGE-V

1923

RENÉ E. BOSSIÈRE

La Crise Mondiale

Etude
de sa Cause
et d'un Projet de Solution

PARIS
ROUSSEAU & Cie
Editeurs
14, Rue Soufflot

LE HAVRE
IMPRIMERIE DU "JOURNAL DU HAVRE"
11, QUAI GEORGE-V

1923

Gift 7
Political Science Quarterly.
12-29-28

Ch Jan 3, 1922
AEF

LA CRISE MONDIALE

Etude
de sa Cause
et d'un Projet de Solution

Introduction

Il est dangereux de ne pas suivre les idées de ses contemporains encore plus de se mettre en travers de leur courant. Celà ne peut vous amener que des inimitiés.

Il faut, par conséquent, un certain courage pour oser aller à l'encontre de certaines doctrines généralement admises, quand on sait d'avance qu'on va déplaire à ceux là même auxquels on voudrait le plus rendre service.

Mais le temps n'est pas aux hésitations. Ce qu'il y a de meilleur dans la Civilisation est en péril de mort. La Société est en train de sombrer. La Civilisation disparaît. Aucun doute à cet égard. L'obligation de chacun — fut-il le plus humble — est donc de crier de toutes ses forces « au secours » et de présenter, de jeter, même brutalement, ce qu'il croit pouvoir être une bouée de sauvetage, une planche de salut, si petite soit-elle, à laquelle on puisse, tant bien que mal, se raccrocher.

Que l'intervention soit maladroite, que le moyen de secours proposé soit jugé mauvais ou rejeté avec mépris par ceux auxquels il était destiné, peu im-

porte malgré le chagrin qu'on en ait ; on aura du moins, puisque tout le monde reconnaît la nécessité d'une solution, accompli ce qu'on considère comme son devoir.

Voilà pourquoi l'auteur de ce petit écrit s'est décidé à tenter ce nouvel essai.

N'arriverait-il qu'à suggérer des idées à l'ami lecteur, n'aboutirait-il qu'à le pousser à réfléchir et à chercher par lui-même, ce serait, en vertu de l'adage : « Cherchez et vous trouverez », déjà beaucoup.

***

Le but premier de ce petit livre est de signaler tout d'abord quelle faute, — car il doit y en avoir eu une de commise, — a bien pu pousser la civilisation au degré de déséquilibre et de désorientation où elle est tombée. Cette erreur, nous tâcherons de la démasquer le plus clairement possible, sans égard aux blessures que cette manière de faire pourrait causer ; étant bien entendu que notre critique, parfois un peu vive, ne s'adresse pas à tout ce qui a été fait, mais seulement à certaine tendance générale qui, malheureusement, a prévalu et qui est cause de tout le mal.

Ensuite, la seconde partie de cette étude sera consacrée à la recherche d'un remède et à son application.

Ici encore nous nous efforcerons d'arriver à une solution nette. Et, dès maintenant, nous croyons préférable d'en esquisser la conclusion pratique qui sera la suivante :

Séparer radicalement à l'avenir, l'impôt « direct » de l'impôt « indirect », l'impôt personnel de l'impôt réel ;

Laisser l'impôt indirect et impersonnel continuer à être un outil et une arme « politique » ;

Donner au contraire à l'impôt « direct » un rôle social — exclusivement social. — En faire une sorte de balancier automatique, retournant directement à la base naturelle de la Société, une manière de bouée de sauvetage assurant, sinon la stabilité, du moins la sécurité relative de la marche de la civilisation dans la paix.

Enfin, la troisième partie s'efforcera de donner un exemple de la manière d'opérer.

PREMIÈRE PARTIE

La Faute

L'OUBLI DU « SENS COMMUN »

« C'est moi qui ai tout fait pour en faire jaillir la Lumière !... Moi trembler qui suis immortel ! »

Le Prométhée d'Eschyle.

L'erreur est à la base. Elle est formidable, si grave qu'on peut la dire criminelle. Elle est toujours la même, en politique, en sociologie, en économie politique, en nationalisme, en internationalisme et en philosophie.

Tant qu'on ne l'aura pas supprimée, l'Humanité s'enfoncera de plus en plus dans les souffrances épouvantables où la civilisation est en train de sombrer. Mais rien n'est plus facile que de dissiper cette erreur car elle est unique et est le résultat d'une simple illusion.

ERREUR POLITIQUE

On croit généralement que c'est l'homme qui dirige les événements et gouverne l'Histoire. C'est faux, totalement faux.

La science humaine n'est pas, comme certains l'ont enseigné, toujours en progrès. Elle ne va pas vers un mieux infini. Elle ne sera jamais parfaite.

Tout au contraire l'homme et sa science n'ont « aucune influence » nous disons exprès, aucune influence réelle, ni en bien ni en mal, sur la marche des événements.

En réalité, ce sont les événements qui gouvernent, malgré l'homme, le Monde

et non pas tel événement, non pas tel fait isolé, mais l'ensemble des faits, le sens commun des faits.

Auguste Comte, l'apôtre du Positivisme, a énoncé cette vérité en termes généraux dans sa « Méthode Positive ». « Sous quelque aspect qu'on envisage la Société, écrivait-il, on constate que ses modifications sont toujours « assujetties » à un ordre déterminé » ... « Les mouvements de la Société et ceux de l'esprit humain peuvent être prévus à un certain degré pour chaque époque et sous chaque aspect essentiel », etc...

L'Histoire est là, du reste, pour établir la vanité des œuvres politiques de l'homme, même des plus grandes.

Que reste-t-il aujourd'hui des immenses Empires d'Alexandre et de César?

Le chef-d'œuvre de Charlemagne n'est-il pas tombé en morceaux aussitôt que son grandiose auteur eût fermé les yeux ?

Et l'œuvre de Napoléon ne s'est-elle pas évanouie de son vivant, avant qu'il n'ait pu avoir l'illusion de l'avoir achevée ?

L'éminent auteur de *La Cité Antique* et de l'*Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*, Fustel de Coulanges, a maintes fois reconnu entre les faits de l'Histoire un enchaînement indépendant de la volonté des Hommes.

Et un autre historien de grande valeur, Albert Sorel, a établi que, pendant la Révolution Française, ce sont les Mirabeau, les Danton, les Robespierre, et tous les autres chefs qui, au lieu d'avoir, comme il semble au premier abord, dirigé les événements, ont été, au contraire, conduits, emportés, submergés par eux.

Et le Traité de Versailles et le Traité de Sèvres où tant d'honnêtes gens croyaient avoir mis, avec leur signature, le cachet définitif de la Justice et de la

Paix, n'est-on pas forcé de reconnaître qu'ils sont bien fragiles et que le fait déferle parfois brutalement qui efface et submerge les meilleures bonnes volontés.

Pour employer une figure expressive, on peut dire :

Les grands hommes — grands capitaines ou grands malfaiteurs — ressemblent à ces navires de transport, de plaisance ou de combat, qui, superbes, sillonnent la surface de la mer. Quand on les voit passer, on est saisi d'admiration ou de frayeur. Il semble que rien ne puisse leur résister. Ils fendent majestueusement la mer et la font écumer.

Tandis que les faits et les événements pris séparément sont comparables aux vagues et aux tempêtes qui secouent et balottent ces navires et les font parfois sombrer quelque grands qu'ils soient.

Mais ni les uns, ni les autres ne sont rien à coté de la permanence et de l'étendue illimitée de l'Océan.

A la place où a passé l'immense navire, il n'y a bientôt plus qu'un sillage éphémère, avec, dans les nuages du souvenir, un peu de fumée bien vite dissipée. Les vagues ont beau se succéder sans cesse, les tempêtes et les vents se déchaîner, leur existence fugitive ne laisse aucune trace sur l'incommensurable surface du liquide.

Le niveau normal de la mer, voilà, en dépit de toutes les fluctuations apparentes et de toutes les fortunes de mer, le seul élément stable, la seule base fixe, sur laquelle le navigateur puisse faire son point, la seule chose certaine sur laquelle le naufragé puisse appuyer avec confiance sa planche de salut.

Ce niveau normal là, il ne faut pas le perdre de vue un seul instant.

ERREUR SOCIOLOGIQUE

L'erreur sociale est la même, tant au point de vue individuel qu'au point de vue collectif.

1° *Au point de vue individuel*

Aux premières lignes des *Confessions d'un Enfant du Siècle*, se lit une formule qui a servi, en quelque sorte, de point de départ à tout l'édifice social moderne. La voici :

« Moi seul... Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent ».

Un autre Enfant du Siècle, grand poète romantique, a écrit aussi :

Le cœur humain de qui ? le cœur humain de quoi !
Quand le diable y serait, j'ai mon cœur humain, [moi !

Ce qui revient au même.

Par cette conception égo-centrique, on a fait de l'être humain une unité individuelle totalement indépendante du milieu dans lequel elle vit, une sorte d'astre fixe, autour duquel tout tournerait comme tournent les choses autour de quelqu'un qui a trop bu, et l'on a suspendu cette individualité dans le vide sans crochet, sans aimant, sans attache d'aucune sorte ! Gare la casse !

En réalité, tout homme « dépend » de quelque chose ou de quelqu'un.

L'enfant, fut-il, comme ceux de Jean-Jacques, abandonné de ses parents, hérite d'eux, ne serait-ce que la ressemblance, les caractères, qualités et tares constitutionnels ; et les chainons ataviques se retrouvent à travers plusieurs générations ; ce qui faisait dire à Comte : « La Société n'est pas faite d'individus. L'humanité se compose de plus de morts que de vivants ». Parole profonde et vraie, non seulement au point de vue

physique, mais aussi au point de vue moral. Il existe une mémoire et une morale héréditaires.

Au point de vue physique, pour s'en tenir là, est-ce que, au-dessus des liens de famille, la race ne transmet pas aussi ses caractères de couleur et de conformation ? Et, d'une façon plus générale, est-ce que, quand le diable y serait, chaque « genre humain » personnel n'a pas deux bras, deux jambes et une tête ? Il est donc radicalement faux de dire qu'un homme n'est fait comme aucun de ceux qu'il a vus.

En visant sur les particularités de chacun, on a fait comme le navigateur qui, au milieu de la tempête, s'amuserait à mesurer chaque vague, au lieu de viser à ce qui est commun à tous : l'horizon pour diriger sa route, le niveau commun où tout repose pour se maintenir à flot.

2° Au point de vue collectivité

Qu'il s'agisse de la Société Nationale ou de la Société Internationale, l'erreur est la même.

Rousseau n'est pas le seul ni le premier qui l'ait enseignée, mais c'est lui qui, dans son célèbre *Contrat Social*, a peut être le plus nettement défini que « la Société était le résultat d'une convention entre les hommes, un acte de libre volonté ». D'après lui, les hommes n'entrent en Société que quand ils le veulent bien. Ils en sortent quand ils ne consentent plus à y rester.

Et le Monde l'a cru.

Et la Théorie des Nationalités, qui met à la base de la Nation un Plébiscite, est une application du principe.

Eh bien, il est faux. Ici, mieux encore que dans tout autre scrutin, il faudrait imprimer en grosses lettres sur les affiches : « Electeurs on vous trompe ».

Tout autant que lors de la formation de l'enfant par son père, où du fruit par l'arbre dont il provient, il existe à la base de la formation de la Société quelque chose d'inexplicable et d'indépendant de son auteur apparent.

Loin d'attribuer à l'homme le pouvoir que lui supposait Rousseau, Montesquieu disait : « Les lois sont les rapports « nécessaires » qui « résultent » de la « Force des choses. »

Joseph de Maistre attribuait, lui, catégoriquement la formation de la Société à une intervention divine.

Un matérialiste pourrait tout aussi bien dire qu'il existe entre la « Société naturelle » et la Société par « Contrat Social », la même différence qu'entre la combinaison chimique et le mélange artificiel. Il est indéniable, en effet, qu'il résulte de la formation de la Société une Force nouvelle, un courant, une sorte d'attraction, un organisme, même un corps, qui est différent des éléments composants et qui devient Nation et Patrie.

Le mot Patrie, à lui seul, définit bien qu'il y a, en quelque sorte, naissance.

Dès les siècles reculés, Aristote et, depuis lui, des milliers de penseurs tout à fait éminents, ont reconnu que le germe, la souche, le module en petit de la Société était « La Famille ». Or, dans la famille, ce n'est pas le Contrat qui fait naître l'enfant. Dans une Nationalité, les montagnes, les fleuves, la configuration du pays, son climat, l'air qu'on y respire, ont plus d'influence sur la formation de la race que le consentement et les frontières tracées sur le papier par convention.

L'idée de Jean-Jacques Rousseau que « l'individu se donne totalement à la Société, tout en conservant totalement son individualité pure », est une impossibilité.

Voyez-vous des gouttes d'eau rester indéfiniment suspendues en l'air, côte à côte, par un effort de volonté, sans se toucher, tout en formant un nuage, plus qu'un nuage, une masse compacte qui ne tomberait jamais, sauf si elle y consent !

Oui, l'Homme entrant dans la Société ressemble à la goutte de pluie bien séparée de sa voisine semblable, qui tombe, à l'état d'eau distillée, vers le niveau commun. Mais rien qu'en tombant, elle s'imprègne, malgré elle, de l'air du pays qu'elle va fertiliser, — elle s'incorpore à son sol et à sa végétation, — elle pénètre jusqu'aux racines de celle-ci, pour, après mille évolutions et circonvolutions, surgir à nouveau dans la fraîcheur de la source, suivre le courant de la rivière et arriver — toujours par la force des choses — au grand niveau commun qu'il ne faut jamais perdre de vue.

ERREUR ÉCONOMIQUE FINANCIÈRE ET MONÉTAIRE

1° *Erreur Economique*

En économie politique, l'erreur est la même.

Cette science a décidé, enseigné, décrété que *c'est l'homme qui produit les choses nécessaires ou commodes à la vie.*

Rien n'est plus faux que cette maxime qui sert de frontispice au célèbre ouvrage d'Adam Smith : « *La Richesse des Nations* » et qui a été depuis lors développée de toutes les manières par les Maîtres de l'Economie Politique moderne, ainsi que le prouvent les formules suivantes tirées textuellement des œuvres de J.-B. Say, Malthus, Ricardo, Ch. Gide.

L' « *Homme produit la richesse* ». « *L'Homme crée la richesse* ». « *C'est au moyen seulement de l'industrie que les Hommes peuvent être pourvus des choses qui leur sont nécessaires* ». « *Les fonds de terre ne sont pas autre chose que des instruments* ». L' « *Homme peut, par des amendements, fabriquer le sol cultivable* ». « *Le revenu des terres est dû non précisément à la fertilité, mais à l'infertilité des terres concurrentes, non à la générosité de la terre, mais à sa parcimonie* ». « *Le travail est le seul qui puisse prétendre au titre d'agent de la production* ». L' « *Homme seul, joue un rôle actif* ». « *La Nature joue un rôle absolument passif* ». « *Elle ne fait qu'obéir à l'Homme* ». « *La valeur d'une marchandise dépend de la quantité relative de travail nécessaire pour la produire* ». « *Tout capital et tout revenu sont le résultat exclusif du travail Humain* », *etc., etc.* (1)

C'est le contraire qui est le vrai.

L'Homme ne produit rien, absolument rien.

Tout ce qui est nécessaire à la vie de l'Homme, comme, du reste, à la vie de tous les animaux et de tous les êtres vivants du Monde, leur est donné, gratuitement, ce qui ne veut pas dire sans travail, par la Nature.

Oh ! sans doute, il faut à l'homme, comme du reste à tous les êtres vivants, du travail pour trouver leur nourriture

(1) Jean-Baptiste Say. — *Traité d'Economie Politique*, p. 59, 60, 74, 149, 383, 395, 5°4.

Cours Complet d'Economie Politique, p. 7, 13, 31, 67, 75, 77, 78, 81. Tom II, p. 2, 28.

Malthus. — *Définitions des termes de l'Economie Politique*, p. 518, 521, 522, 525.

Charles Gide. — *Principes d'Economie Politique*, p. 79, 530, 535.

Gide et Rist. — *Histoire des Doctrines Economiques*. — p. 605, 625, 662.

ou les choses « nécessaires ou commodes » à leur vie. Il existe même, entre le travail de l'Homme et celui des autres êtres, une différence énorme : alors que le travail des « oiseaux du ciel », des insectes et des quadrupèdes, par exemple, est instinctif et pour ainsi dire automatique, et qu'en butinant il détruit autant qu'il féconde, le travail de l'homme est raisonné, voulu, pensé, prémédité, et, s'il peut dévaster l'œuvre de la Nature dans des proportions autrement grandes que ne le fait l'animal, il lui est donné aussi — privilège hors ligne — de faire produire au champ naturel qui, auparavant, ne produisait que ce que les botanistes ont coutume d'appeler si justement des « simples », des milliers d'épis de froment et des moissons compliquées, magnifiques.

Le dernier des Physiocrates, c'est-à-dire de cette école d'économistes, qui, au XVIII[e] siècle, attribuait l'origine de toute richesse à la Nature et à la Terre, Dupont de Nemours avait raison de dire : « Dieu seul est Producteur ».

Dans un certain sens l'Homme coopère à l'œuvre de Dieu. Si le mot Dieu offusque, disons à l'œuvre de la Création, à l'œuvre de la Nature, à l'œuvre de la Vie. Si on trouve l'expression de sacerdoce exagérée quand le travail contribue à l'amélioration du sort des créatures, on ne peut faire autrement que d'admettre qu'il est une « participation » à l'œuvre de la reproduction naturelle : ce qui est déjà assez beau.

Mais si noble que soit son travail, l'Homme ne participe jamais en rien, à la Fécondité. Il agit seulement sur la Fécondation. On peut dire de lui qu'il est, en quelque sorte, le jardinier de la Création. Il l'ensemence, il la greffe, il la moissonne. Il coopère ainsi par un travail, qui est une nécessité de la vie,

à la marche et au développement de la Vie. Encore une fois il est « participant » à l'œuvre de la vie, mais sans avoir jamais le moindre droit à s'imaginer qu'il peut « produire » la moindre parcelle de Vie.

Si l'on consent à ramener ainsi les choses à une simple collaboration ou participation de l'homme à l'œuvre de la subsistance, bien des questions, les plus difficiles de l'économie politique moderne : Formation du capital, Intérêt de l'argent, Salaire de l'ouvrier, etc., se trouvent singulièrement simplifiées.

Surtout à la campagne, il est facile de se rendre compte qu'au fond, il existe entre les éléments actuellement en lutte, une étroite solidarité d'origine.

On m'excusera de relater ici un petit fait personnel :

Aux débuts de la guerre, appelé par une de mes nièces dont le mari, mobilisé, avait été forcé de laisser à l'abandon sa propriété rurale, j'ai dû aider à la culture, j'ai donné la main à la rentrée des récoltes et pu voir de près combien le travail et le revenu sont intimement liés à la fécondité de la terre.

Un jour, — c'était pendant la saison des fraises, — j'ai voulu en avoir pour les enfants. Impossible d'en trouver aux environs. (La propriété de ma nièce est dans le Perche, au milieu d'une forêt et se trouve assez éloignée de toute habitation). Enfin on m'indiqua à quelques kilomètres de là, un brave homme qui cultivait des fraises et en vendait. Il habitait une humble masure. « Vous voyez, me dit-il en me montrant la petite plate-bande qu'il avait, dans son lopin de terre, consacrée aux fraisiers, c'est pas bien grand, ça n'a pas plus de six ou sept mètres de long sur un mètre de large. Eh bien, croiriez-vous, ça m'a rapporté, depuis trois semaines,

quatre-vingts francs, rien qu'en fraises. C'est pour sûr, mon bon monsieur, plus d'argent que ne m'a couté le terrain. »

Nous ne voudrions pas donner à cette anecdote plus d'importance qu'elle n'en a, mais elle a confirmé, en nous, des convictions de très vieille date et très solidement établies.

A l'origine du trésor promis par le laboureur à ses enfants, il y a la fécondité naturelle, qui est d'une richesse inouïe, même dans des terrains de modeste valeur comme ceux du Perche, et c'est sur cette fécondité que se greffent les revenus de la propriété, du travail, des capitaux, des outils, de l'argent, etc. Il est absurde de mettre en antagonisme le patron et l'ouvrier, le capital et la main-d'œuvre, l'argent et le travail. La difficulté n'est pas dans la définition des mots, elle réside plutôt dans le partage entre des forces qui travaillent parallèlement « en participation ».

Quelle est la part du terrain ? Quelle est celle de l'outil ? Quelle est celle de de l'intelligence et du bras humain dans la participation à la formation du fruit ? Voilà le problème, presque impossible à résoudre si, malgré tous les efforts, les fraises n'ont pas poussé, mais qui devient d'autant moins ardu que la production est plus forte, puisqu'il arrive un moment où le nombre des fraises est si grand que tout le monde en a assez et n'en peut plus manger.

Paul Leroy-Beaulieu, l'un des plus plus grands Economistes modernes, qui mourut pendant la guerre du chagrin de la mort d'un fils et de la stupeur de constater que toutes les théories économiques de son Ecole gravitant autour de « la valeur de convention » avaient été démenties brutalement par les faits de la grande catastrophe, Paul

Leroy-Beaulieu avait raison de dire, dès avant la guerre, que « toute la théorie du salaire était à refaire »

Si, au lieu d'y voir le résultat d'une « convention » entre des hommes, on considérait le salaire tout simplement, ainsi du reste que le revenu du capital, comme une « part » de contribution à la naissance du fruit naturel de la propriété, si, au lieu de commencer par dire de chaque côté : « il me faut un salaire de tant », « il me faut un intérêt de tant », on disait : voilà le fruit réel, partageons-le, on simplifierait beaucoup les choses et l'on n'arriverait pas à cette idiotie, si fréquente de nos jours, d'avoir distribué en parts minima fixes, plus qu'il n'y a de fruits. Actuellement, on fait le partage sans regarder le fruit. Pour partager un fruit il faut pourtant le trancher : c'est l'évidence même.

A propos de l'intérêt de l'argent, l'erreur est la même. Un autre Economiste éminent, Bohm Bawerk, ancien Ministre des Finances d'Autriche-Hongrie, a, comme Paul Leroy-Beaulieu pour le salaire, déclaré que la théorie de l'intérêt du capital ne tenait pas debout. « *Nous avons vu, écrit-il, une foule bigarrée de théories de l'intérêt du capital prendre naissance. Aucune ne contenait l'entière vérité. Aucune ne donnait les raisons* ». C'est malheureusement exact.

Aujourd'hui, on se contente de dire : « Nous nous sommes mis d'accord, Paul et moi, pour stipuler un intérêt de 4 0/0 par an. Nous nous sommes mis d'accord, Pierre et moi, pour stipuler un salaire de deux francs par heure »... C'est très simple, mais est-ce juste ?

Pas forcément, tant pour le salaire que pour l'intérêt de l'argent.

Vous auriez beau avoir signé, devant notaire, avec M. de Rothschild, un con-

trat par lequel il vous aurait promis un million en échange de la Lune, ce serait nul de part et d'autre, de droit naturel.

Il « peut » être valable et légitime pour celui qui prête un terrain de dire : « vous me donnerez, en échange, tant de fraises » ; pour celui qui prête une poule, « vous me donnerez tant d'œufs », parce que, dans le fait, le terrain a produit des fraises, parce que la poule a pondu des œufs, ou, en d'autres termes, l'intérêt de l'argent et la rente du Capital « peuvent être » et, généralement, « sont » légitimes, mais cette fécondité ne vient pas du contrat, elle ne vient pas de l'Homme, elle vient de la Nature.

Les abeilles, les bêtes de basse-cour que vous élevez, vous rapportent un revenu parceque, d'eux-mêmes, ces animaux produisent du miel, des œufs, du lait, etc.

Pourquoi les matières inertes qui composent vos ruches, vos parcs à bétail, vos poulaillers, votre baratte à beurre, la dynamo qui l'actionne, etc., vous rapportent-ils un revenu, mais, parce qu'ils « participent » au revenu, parce qu'ils y prennent « part ». L'argent de même, puisqu'avec cet argent, vous pouvez vous procurer de quoi récolter un revenu.

Un morceau de métal, une feuille de papier, rappelant par leur « espèce » la pièce de monnaie ou le billet de banque, sont susceptibles de produire un courant, de faire jaillir une flamme, une véritable reproduction « si » et « quand » ils sont « animés par une action physiologique », autrement dit par « La Vie ». L'argent placé, comme la pièce d'une machine contribue au revenu parcequ'il contribue à produire du mouvement de l'activité, de la vie. Mais ce n'est plus comme argent qu'il rapporte. Sa nature particulière a disparu. Il est absorbé transformé par la propriété en marche.

Lorsque l'argent produit des fruits, c'est parce qu'il est devenu un aliment de « la Vie », la « matière organique » de la fécondité de la propriété. Il y a absorbsion, assimilation, volatilisation.

Cette théorie a ses adhérents illustres.

On en retrouverait le principe fondamental jusqu'au temps antique des écrits d'Aristote, dont on connait la formule fameuse : « L'or n'enfante pas l'or ».

L'Eglise catholique n'a jamais admis non plus la légitimité du prêt à intérêt « *en soi* ». S'appuyant surtout sur la doctrine de Saint-Thomas-d'Aquin, elle a professé jusqu'à ces derniers temps que l'intérêt de l'argent, pour être légitime, doit provenir d'une cause « qui n'est pas intrinsèque au prêt », c'est-à-dire d'une sorte d'enfantement, ou de germination analogue à celle d'un fruit, donc, en définitive, d'un élément de « Vie ».

Luther se montrait, pour le prêt à intérêt, tout aussi sévère que les écrivains catholiques.

Le Coran mahométan peut être encore plus.

De son côté, le génial Shakespeare a, d'une façon qui pour être poétique n'en est pas moins tout à fait exacte, défini parfaitement la réalité des choses. On se souvient de la pathétique scène du dénouement central de son admirable pièce : *Le Marchand de Venise* (reprise dernièrement par le Théâtre de l'Odéon).

De la décision du juge il résulte que l'intérêt de l'argent prêté n'est pas seulement comme l'avait stipulé le Juif usurier, le « poids » inerte d'« une livre de chair », mais en dehors et en plus de ce qu'avaient signé les parties sur leur papier de convention, « le sang » c'est-à-dire la vie, la vie entière du débiteur.

Le droit Romain et le vieux droit français avaient mis cette définition imagée en pratique, par leur distinction, leur séparation formelle entre le « mutuum » prêt de consommation par lequel la propriété de la chose prêtée est transférée « en » la personne de l'emprunteur, et qui est un « crédit » de consommation, et le « commodatum », prêt à simple usage, sans consommation, sans dépérissement, mais aussi sans transfert de la propriété proprement dite, prêt gratuit, prêt ne rapportant pas d'intérêt, ne rapportant pas de fruit, n'engendrant aucune circulation de vie. (Le prêt à intérêt moderne, qui est à la fois prêt de consommation et prêt sans consommation, sans être ni l'un ni l'autre, a, lui, le caractère d'un hermaphrodite qui reproduirait indéfiniment des hermaphrodites). De la distinction ancienne, il résulte que le « prêt » d'un travail « à la part », d'un travail « intéressé » à la production, ou l'apport d'un capital « intéressé » aux bénéfices tout en supportant une partie des risques de pertes, sont salutaires en ce sens qu'ils « animent » et « vivifient » l'activité, la consommation, la circulation et la production économique, tandis que nos « hypothèques », nos « obligations », notre prêt moderne, sans dépérissement et à intérêts « fixes », sont dangereux. Ils jouent le rôle de sangsues, de ventouses, pouvant, dans certains cas exceptionnels, sauver la vie d'un malade congestionné, mais dont il ne faut pas abuser sous peine d'arrêt complet de la Vie. Combien n'a-t-on pas vu d'entreprises viables mourir parce que leurs créanciers hypothécaires leur ont soutiré trop d'intérêts « fixes ».

Au point de vue technique de « la Science Economique » moderne, les Physiocrates Français du XVIII[e] siècle sont les premiers qui aient eu l'intuition, la connaissance partielle de la vérité. En attribuant le germe de toute richesse, sans exception, à la « *Terre génératrice* » ils ont admis que toute richesse, même l'intérêt de l'argent, avait pour principe une fécondité naturelle, puisant sa force et sa sève dans la vie.

Depuis lors, les économistes de l'école anglaise tout en étant beaucoup moins précis que les physiocrates, ont implicitement reconnu l'origine naturelle et vivante de l'intérêt de l'argent en avouant la présence en lui de quelque chose « qu'il faut renoncer à expliquer. »

Le philanthrope Ruskin a précisé les choses dans le même sens que Shakespeare quand il a osé écrire que « la vraie Richesse coule dans nos veines ».

Mais un seul économiste de profession, du moins à notre connaissance, le socialiste américain Henry George a donné, — certain jour, — la *formule concrète et positive*.

Dans son célèbre ouvrage *Progress et Poverty*, il a énoncé ceci : (1) « **La force active de la Nature, le principe de croissance et de reproduction de cette « Chose Mystérieuse que nous nommons la Vie », il nous semble que c'est cela qui est la cause de l'intérêt. L' « Intérêt » jaillit des forces reproductives de la Nature. « Ce n'est pas une chose de Convention. C'est une chose Naturelle ». Ce n'est pas le résultat d'une organisation sociale quelconque, mais des « Lois de l'Univers ».**

Impossible de mieux dire.

Les Economistes qui s'obstinent à voir l'Homme à l'origine du revenu sont des Economistes à l'envers. Ils sont aveu-

(I) P. 161, 188.

gles par ce qu'ils ne veulent pas voir. L'œuf reproductif du Capital reproductif ce ne sont pas eux qui le font sortir de la poule. Et cet œuf que ne consentent-ils a le considérer avec un peu d'impartialité au moment où le poussin va en sortir. Il verront alors un petit coup de bec donné « spontanément » par « la Vie » cherchant à sortir de sa coquille. Oh ! ce coup de bec ! imperceptible — il vient de « dedans ». Quel enseignement pour ceux qui veulent s'instruire sur le « bon sens » économique. C'est l'évidence qui crève les yeux.

En faisant croire à l'Homme que c'était lui qui produisait le revenu, non seulement on a oublié « ce sens commun », mais on l'a mis la tête en bas.

2° Erreur Financière

L'erreur financière est la même.

Elle a existé dès l'origine du système économique actuel.

Elle consiste bien dans la croyance qu'il suffit d'une stipulation des Hommes pour faire produire un revenu à n'importe quoi.

La preuve en est donnée par ce fait que les premiers billets de banque de la Banque d'Angleterre rapportaient des intérêts.

On n'a qu'à consulter les livres compétents, entre autres *History of the Bank of England* d'Andréadès, *History of Banking* de Lawson ou le *Scotch Magazine*, vol. XXVI p. 629, pour s'assurer que l'erreur s'est matérialisée au moment de la création de la Banque d'Angleterre, en 1694 ; ces publications donnent des détails précis sur le libellé des billets. « *Ils sont aussi grands qu'une « obligation des Indes », avec, en haut, l'image de la Britannia .. et ils portent : payables 10 livres à la fois et rapportant un intérêt d'un penny par jour, pour un an* ».

Ce penny par jour ! comme il ressemble à l'œuf d'or quotidien et au poussin artificiel du magicien !

Il faut se hâter d'ajouter que l'admirable « poule aux œufs d'or » qu'est la Banque d'Angleterre a, depuis sa fondation, modifié ce système déplorable du début. Depuis bien longtemps, ses billets ne rapportent plus « d'eux-mêmes » des intérêts. Mais combien n'avons-nous pas vu d'exemples, avant la guerre, pendant la guerre et, hélas, depuis la guerre ! prouvant que la poule mécanique n'est pas morte et qu'elle continue à pondre, jour par jour, des œufs à intérêts composés de papier doré ?

3° Erreur monétaire

L'erreur monétaire est la même.

On croit que l'Homme, en créant une monnaie, « crée une valeur » et que « la valeur » enfante « de la valeur ».

C'est faux. Quelque éminents que soient les Economistes, élèves de Jean-Baptiste Say, ayant adopté ces formules, elles consistent en un simple jeu sur les mots, à moins qu'elles ne soient un crime de lèse-valeur.

L'erreur remonte à peu près à l'époque de la fondation de la Banque d'Amsterdam (1609) et de la Banque d'Angleterre (1694) ; c'est du moins, à ce moment, qu'elle a pris corps visible.

Ils se rencontraient souvent en Hollande et ailleurs, les financiers d'alors : Paterson, le créateur écossais de la Banque d'Angleterre, Law, le fameux utopiste à système, écossais lui aussi, ainsi que les promoteurs anglais de l'affaire de Darien et du South Sea Bubble, (1695-1719).

Ils avaient les mêmes principes.

L'erreur lamentable dont la crise des changes d'aujourd'hui est la formidable

conséquence, repose sur un petit tour de passe-passe pareil à celui de l'œuf du prestidigitateur.

« *Le crédit, disaient les docteurs en magie monétaire du XVII^e siècle, ne repose que sur la valeur intrinsèque des espèces. Tout doit être universellement comparé à la valeur intrinsèque de l'or et de l'argent* ».

Et la « valeur », ils la fixaient « par convention » à un « poids » déterminé d'or et d'argent, à un titre déterminé.

C'eut été très bien si toute la monnaie avait été composée du même métal précieux mais... il y avait deux imperceptibles mais...

D'abord, ils substituaient à la monnaie de métal « l'équivalent » en papier en lui « attribuant » la même valeur qu'au métal : ils escamotaient par la promesse la réalité, par le désir la réalisation. Ensuite, ils s'imaginaient qu'en ayant fixé à la monnaie un « poids » de métal, ils avaient d'eux-mêmes produit la stabilité « en soi ».

L'erreur formidable, qui a causé l'écroulement simultané du Système de Law en France et du South Soa Bubble en Angleterre, vient de ce que les financiers d'alors s'imaginaient avoir donné une « valeur » à la monnaie, parce que, par convention, ils lui en avaient « fixé » une.

Ils partaient d'un excellent principe : « LA FIXITÉ », mais croyaient pouvoir l'obtenir d'eux-mêmes. Ce qui est faux.

Parce qu'ils avaient « fixé » un « poids d'or », parce qu'ils avaient « fixé » un « titre » au métal, une « valeur » au titre, ils s'imaginaient avoir « fixé » quelque chose, alors qu'ils n'avaient rien « fixé » du tout.....

Comment se fait-il, se demandera-t-on, que les grands établissements financiers, à commencer par la Banque d'Angleterre et la Banque de France dont, encore

une fois, il faut reconnaître les excellents services, aient survécu, si, aux débuts du système capitaliste, il y a eu une erreur de théorie. Uniquement parce que, dans leurs constructions financières comme dans les murs des édifices qui les abritent, ils se sont appuyés — en fait — malgré l'erreur originale et en dépit des théories, à travers l'or qui servait — en fait — à rembourser leurs billets, et à travers la pierre de taille de leurs murailles, sur cette permanence et cette fixité qui s'appelle « La Pesanteur ».

L'Homme peut fixer autant de poids qu'il voudra. Un seul compte : « Le » Poids Naturel et, ici encore, le fait prime l'intention des parties et non pas tel fait, le sens commun des faits.

Le mark allemand, le franc français, belge ou italien étaient avant la guerre « fixés » par des lois officielles. Ils « valaient » un « poids » de métal précieux. Tant qu'on les a remboursés réellement en métal précieux, ils ont « tenu » parfaitement. Mais du moment que, dans la réalité, ils ne sont pas remboursés en métal précieux, du moment que le poids est remplacé par la promesse ou le désir du poids, la balance est folle ! Elle sera folle — en tout — tant qu'on se servira de poids et mesures « fixés » par l'Homme.

Mais elle sera immédiatement « juste » et le restera éternellement à partir du moment où l'on se servira de poids et mesures pris dans la Nature, même d'une façon imparfaite.

Le principe sur lequel s'appuient nos systèmes monétaires est excellent... à la condition d'être appliqué. La bonne intention et les promesses ne suffisent pas... Balancez réellement vos budgets, balancez effectivement votre monnaie au « poids vrai » donné par la pesanteur naturelle, vous arriverez à l'équilibre.

Peu importe que le point de départ de vos calculs soit le franc métrique ou la livre sterling « pied humain » (mesure pourtant bien moins stable en apparence que le mètre); le résultat sera aussi satisfaisant, du moment « qu'en fait » vous vous serez basés sur « la fixité » naturelle, c'est-à-dire sur la régularité inchangeable et indépendante de la volonté de l'Homme, uniquement mue par la vie, sur la résultante invariable de la Loi de Gravitation, sur le rappel au point invisible ou convergent la verticale et l'horizontale, sur « l'état normal » éternellement renouvelé et qui se touve exactement au milieu de tous les balancements.

Voilà, encore une fois, le niveau de « sens commun ».

ERREUR PHILOSOPHIQUE

L'Erreur de la Philosophie moderne est la même. Elle a attribué à l'Homme aux passions de l'Homme, à la volonté de l'Homme, au « Moi » humain, une souveraineté « über alles » qui n'existe pas.

Du moment que les pires crimes sont « passionnels », ils sont excusés. « Je l'aimais, alors je l'ai tuée ». « Je le haïssais, alors je l'ai tué ». Cela suffit : acquitté. La passion excuse tout ; la passion domine tout.

Aussi bien, à ceux qui ont l'espoir de voir un jour les mouvements de la Société civilisée règlés, régularisés, assurés normalement dans la sécurité et dans la paix, on répond souvent : « C'est impossible ; c'est une utopie ; vous oubliez les passions humaines, les nervosités de chaque instant ».

Eh bien, voyons froidement, posément, ce que sont les passions et les nervosités humaines, et pour n'avoir aucun parti pris, faisons « table rase » de toute opinion préconçue. Entrons, si

on le veut bien, dans la grande salle de la Bibliothèque Nationale de Paris. Allons au catalogue. Demandons les premiers livres venus traitant de ces questions, sans les choisir, au hasard.

Il n'y a pas à la Bibliothèque Nationale, beaucoup de livres catalogués sous le titre « Les Passions », L'examen ne sera pas très long.

Les trois premiers ouvrages que le garçon de salle nous ait apportés quand nous nous sommes livré à cette petite enquête, étaient : Les Conférences faites à Notre-Dame, en 1906, sur « Les Passions », par le P. Janvier, « l'Essai sur les Passions », de Th. Ribot, et « La Médecine des Passions », du Dr Maurice Boigey.

« *La passion, dit le P. Janvier au début de ses conférences, est un mouvement qui nous tire de notre état normal pour nous jeter dans un état d'agitation et de trouble. Les philosophes du passé s'entendent avec la science d'aujourd'hui pour reconnaître cet élément moteur dans la passion. MM. Ribot, Lange, William James ne s'expriment pas autrement que Descartes, Malebranche ou Spinoza ; les docteurs chrétiens et les Saints Pères parlent comme les sages du Paganisme. Saint-Paul, Saint-Augustin s'expriment comme Cicéron, Aristote, Platon... Plus un homme est hors de lui-même, plus il est emporté loin de son calme et de son repos, plus il est passionné...*

» *Donc, la passion est un mouvement, mais un mouvement de passivité, provoqué en nous par l'attrait du bien ou par la face repoussante d'un mal qui nous rebute... Il n'y a pas de passion sans trouble physique... la passion entraine un trouble organique .. la passion qui domine toutes les autres c'est l'amour...* ».

Th. Ribot dit de son côté :

« *La passion est une émotion prolongée et intellectualisée... L'émotion repose sur une tendance primitive. . L'émotion a pour caractère de communiquer par un choc une rupture d'équilibre... Les causes internes des passions sont les seules vraies... La passion est dynamique ou statique... Il y a des passions positives et des passions négatives... Toute passion, même courte, est une rupture de la vie normale... Elle est un état anormal...* »

Ailleurs, M. Ribot écrit encore :

« *Ce qui est fondamental en nous, ce sont les tendances, impulsions, désirs, sentiments, tout cela et rien que cela... Les sensations internes de la vie végétative sont la source principale du développement affectif... La volition n'est pour nous qu'un effet du travail psychophysiologique. Elle n'est la cause de rien... Le « je veux » constate une situation, mais ne la constitue pas.* »

Ces quelques formules mériteraient une méditation profonde et prolongée. Mais, déjà à première vue, elles établissent que la passion est « un mouvement » qui fait sortir du « normal ». Et il résulte de cette constatation, qu'il existe au fond du cœur humain une sorte de de niveau du sens commun, où les passions bonnes et mauvaises, viennent s'abriter à l'état de calme et de bon équilibre et aussi que les passions sont, comme les vagues, constamment ramenées au niveau normal par une sorte de tendance ou de ressort invisible, agissant spontanément dans les deux sens, autour du centre commun.

Le docteur Boigey, lui, n'entre pas dans les définitions, mais donne certains conseils pratiques qu'on gagnerait *peut-*

être à appliquer aux passions politiques et sociales ; « Le traitement médical des passions est comme celui des maladies : préventif et curatif » ..... Nous ne guérirons jamais les lésions organiques causées par les passions par nos seuls médicaments si nous n'avons pris soin d'affaiblir les passions qui dévorent nos neurasthéniques contemporains »... « Leur neurasthénie sera guérie lorsqu'ils cesseront de reporter sans cesse leur pensée sur l'obsédante idée qui les absorbe ».....

Ce serait une digression de s'arrêter ici aux deux séries de remèdes que préconise le docteur Boigey (d'une part l'éducation des enfants, le régime alimentaire, l'influence du milieu, la tyrannie de l'habitude, le surmenage nerveux, d'autre part toute une échelle de pénalités. Nous n'y faisons allusion que pour signaler dès maintenant l'analogie des mesures qui seront proposées dans la seconde partie de cette étude pour remédier à la neurasthénie sociale, avec les prescriptions de l'auteur de « la Médecine des Passions ».

Pour abréger cet examen, qu'il nous soit permis de condenser en quelques formules, les diverses définitions trouvées à la Bibliothèque Nationale, ne serait-ce qu'en consultant des Dictionnaires comme le Larousse :

Passion : Mouvement, Penchant de l'âme.

Sentiment : Affection, Passion, Mouvement de l'âme.

Instinct : Mouvement naturel qui pousse à faire certaines choses.

Appétit : Inclinaison. besoin par lequel on est porté à désirer.

La Raison est à la lettre une Révélation (Victor Cousin).

Si vous ne voulez pas écouter *La Raison*, elle ne manquera pas de se faire sentir (Franklin).

La Raison est un pot à deux anses qu'on peut saisir à gauche et à dextre (Montaigne).

Sens commun : Raison générale, Raison commune.

Les principes du *Sens commun* sont tout simplement des solutions positives de tous les grands problèmes (Jouffroy).

Emotion : Trouble, agitation de l'âme qui provoque une passion... Etat particulier et momentané de l'âme consistant dans une vive surexitation nerveuse très violente.

Les Nerfs : Sont les organes de la sensibilité (Cabanis) ; sont les organes qui transmettent aux muscles le principe du mouvement (de Jussieu) qui qui sont les organes du sentiment,aboutissent tous au cerveau (Buffon).

Influence nerveuse, influence vitale: Deux actions qui n'en font qu'une, etc., etc.

Par conséquent, on trouve toujours au centre des Passions, des sentiments ou de la raison, quelle que soit leur élasticité, quelque chose comme un sens commun central, un état d'équilibre, un aimant ou un ressort de rappel automatique.

Puisque les nerfs sont causes de bien des malheurs, examinons de plus près, si on le permet, l'influence des nerfs sur l'Homme et par rapport à lui-même et par rapport à ses semblables.

Le passage qui suit est tiré d'une étude intitulée « Le Système nerveux. Doctrines et Théories récentes », par Dastre, publiée par la *Revue des Deux Mondes*, en 1900.

« Le Système nerveux représente le « lien social » (? ?) l'unité de l'organisme... Avec un système nerveux idéalement parfait, la corrélation des parties atteindrait la perfection. Il serait alors permis de dire, conformément à la « loi de corrélation » de Cuvier, que l'être vivant forme un tout complet dans lequel les diverses parties sont tellement liées qu'aucune d'elles ne peut éprouver de changement sans que toutes les autres changent aussi... Cuvier a été jusqu'à dire : « Le système nerveux est au fond tout l'animal ; les autres systèmes ne sont là que pour l'entretenir et le servir » .....

» Lorsqu'il s'agit d'imaginer la nature de l'influx nerveux, l'esprit n'a le choix qu'entre deux hypothèses... deux systèmes qu'en physique on connait sous les noms de : système de l'émission et système des ondulations.

» Descartes fut le champion du système de l'émission. Il compare les nerfs à des tubes creux, à des canaux dans lesquels circule une matière substile qui s'écoule, à la façon d'un liquide.....

» Au XVIII[e] siècle, Haller suppose un agent plus quintessencié.....

» En 1794, on subtilisa encore plus l'agent de transport et on l'assimila au fluide électrique. On crut réellement que l'influx nerveux se confondait avec l'électricité. Et cette hypothèse a conservé des partisans jusqu'à nos jours.....

» Le nerf présente en effet, en dehors de la conduction, d'autres analogies avec un appareil électrique. Il manifeste par exempie, dans des circonstances convenables, un courant propre.....

» Le système nerveux, tout entier, est formé par la réunion de cycles élémentaires..... etc.

N'est-on pas frappé, en lisant ce passage de Dastre, d'y retrouver, en plus de l'idée d'un niveau commun, celle d'un aimant central, désormais bien caractérisé par l'exemple, expressément formulé, de l'électricité ;

un balancement entre le pôle positif et le pôle négatif de manière à former cycle ?

L'Homme agissant sur ses passions, sur ses nerfs à lui-même, comme il agit sur un courant d'eau sur un développement de vapeur ou sur un courant d'électricité ? voilà un aperçu nouveau !

Enfin une dernière citation relative à la manière dont l'Homme peut agir sur les passions, les sentiments et les nerfs des autres.

Un écrivain remarquable, dont on peut discuter les doctrines politiques, mais qui a fait, sous la direction des plus grands maîtres, des études médicales exceptionnellement larges et libres, Léon Daudet, après avoir, dans certain passage de son ouvrage : *Le stupide XIX^e siècle*, exposé comment des phénomènes pathologiques sont souvent l'effet d'un persuasion, d'une suggestion, et après avoir expliqué pourquoi le Dr Babinski (élève de Charcot), les a baptisés « pithiatiques » (du grec peitheïn), énonce la formule suivante, dont la portée dépasse peut-être considérablement les phénomènes pathologiques.

« Chaque être humain possède en lui le moyen d'agir soit sur ses propres tissus, soit sur ceux de ses semblables par une irradiation de sa personnalité, plus ou moins vive selon les sujets. Il y a en nous une force, aussi mal connue que pouvait l'être l'électricité il y a deux cents ans, que j'appellerai faute d'un meilleur terme, psychoplastique, capable d'agir sur nos tissus, notre organisme, les tissus, l'organisme de nos semblables et aussi sur les substances organiques animales ou végétales destinées à modifier le milieu intérieur. Cette force n'est aujourd'hui ni différencienciée nettement, ni mesurée. Nous

savons seulement qu'elle varie en intensité, qu'il y a un indice psychoplastique et physioplastique, et que ces variations sont fonction de la personnalité elle-même ou des circonstances qu'elle traverse. Les efforts faits pour la recueillir expérimentalement et la multiplier, comme on recueille et multiplie, à l'aide d'appareils spéciaux la force électrique, n'ont pas encore été couronnés de succès. Ce sera (tout donne à le penser) une des découvertes de demain..... »

***

De cette enquête, déjà trop longue, mais qui demanderait des volumes si on voulait la pousser à bien, il nous semble résulter ceci : les passions, les sentiments, les nervosités humaines sont des mouvements, des élans, des tendances, comparables aux mouvements des liquides, des fluides, des vapeurs, des courants d'électricité, même de la télégraphie sans fil. Non seulement l'Homme exerce sur ses passions à lui-même, sur ses sentiments, ses nervosités, ses attractions, mais il exerce sur les passions, les sentiments, les nervosités de ses voisins, une action qu'on peut, dans les deux cas, comparer à celle qu'il exerce sur les liquides, les fluides, les vapeurs, l'électricité.

Cette analogie de l'influence exercée par l'Homme sur ses mouvements psychologiques et sur ceux de ses semblables, avec l'influence que l'Homme exerce, dans la physique ordinaire, sur les liquides, les fluides, les gaz, les vapeurs et encore plus spécialement sur l'électricité, nous semble très — très — intéressante, nous y reviendrons.

Pour le moment, contentons-nous de cette constatation, déjà singulièrement émotionnante que, non seulement les passions, les sentiments et les nervosi-

tés de l'Homme ne sont pas des choses qui dépendent entièrement de lui, mais que, indépendamment de l'Homme et en dépit de sa volonté et de ses conventions, il se trouve indiscutablement dans les passions, les sentiments, la raison, les instincts, les mouvements nerveux de l'Homme, un « niveau normal », tout comme celui de l'eau quand elle est calme, celui de la vapeur au moment où elle sort de l'eau, celui de l'électricité avant de sortir de la pile ou de la dynamo.

L'erreur de la Philosophie moderne — prise dans son orientation générale, car il serait injuste d'en rendre tous les Philosophes responsables — est qu'elle a attribué à l'Homme le pouvoir d'émettre des passions, des sentiments, des courants nerveux, sans danger, sans contrôle, sans responsabilité, sans mesure.

« Longtemps on a cru que les phénomènes psychologiques échappaient à la mesure, par leur nature même. C'était l'opinion de Kant. Le grand philosophe allemand s'est trompé. On peut mesurer les sentiments. » (Alfred Binet).

« La grande erreur de Kant est que les principes à priori n'ont pour lui qu'une valeur toute subjective. Il nous est, d'après lui, impossible d'affirmer si elles répondent à une réalité positive et absolue » (Henri Joly).

La philosophie moderne a oublié, l'aimant central, le ressort de rappel, le « niveau commun » d'où partent les passions, les sentiments et les nervosités, aussi bien que le liquide, la vapeur et l'électricité !

Conclusion de la Première Partie

Il existe, dans les mouvements de la politique comme dans ceux des phénomènes économiques, dans les manifestations des passions et des sentiments de l'Homme comme dans les évolutions et les révolutions de l'Humanité en général, en tout, une sorte de centre de rappel où sont, par une force étrange, mais certaine, ramenés constamment au sens commun tous les écarts, toutes les tendances, tous les mouvements, tous les rapports.

Les quelques images au moyen desquelles il a été tenté, au cours de cette étude, de définir la réalité et la force souveraine de ce ressort muet, sont impuissantes à en donner même l'impression.

Comment arriver à faire comprendre, qu'en dépit des oscillations bien visibles du Baromètre et du Thermomètre par exemple, ou au centre des graduations imprimées par l'Homme sur les manomètres qu'il a adaptés aux pressions artificielles de ses machines, existe, séjourne, demeure absolument fixe, un point d' « invariable » qui, lui, est totalement invisible et où viennent sans relâche, comme en un centre de gravité, converger toutes les variations ?

L'évidence ne se démontre pas et plus on cherche à lui donner de preuves, plus on l'obscurcit. (1)

---

(1) Cependant, l'auteur de cet essai a cru devoir, par précaution et pour être plus sûr de ne pas se tromper en admettant ce principe, se livrer à un certain nombre de sondages dans les œuvres de personnalités ou de célébrités les plus diverses, de manière à bien voir si on y trouve la confirmation de l'existence, au sein de la « Physique sociale », de cette attraction centrale, de cette normale, de cette sorte de boussole.

Par exemple :

En Politique : Des recherches ont été faites dans les écrits des Démocrates avérés qui ont le plus préconisé la création de la Société des Nations, tels que : l'ancien Président des Etats-Unis d'Améri-

On pourrait continuer indéfiniment des citations prouvant que les hommes les plus qualifiés par leur situation, par leur savoir ou par leur génie, ont, de tout temps, implicitement ou explicitement, reconnu l'existence d'une force d'attraction centrale à laquelle obéit l'univers entier.

Donc on peut admettre cette existence. Et une fois acceptée, on arrive logiquement à des constatations très simples mais bien importantes.

Sur les passions, les sentiments, les instincs, les besoins de l'Homme, et sur le cours des événements, la nature agit de la même manière exactement qu'elle

---

que, M. Wilson ; les Anglais, MM. le vicomte Grey, Arnold N. Shimmin, Alfred E. Zimmern, Sir W.-H. Dickinson, G. Lowes Dickinson, J. Grant, R.-H. Tawney, Ramsay Muir, J. Dower Wilson, J.-D.-I. Hughes, Arthur Greenwood, L. Curtis Elihu Root, F.-F. Urguhart, A.-J. Grant ; le Tchéque prof. Thomas G. Masaryk ; l'Italien Eugenio Riguano ; les rédacteurs du journal français *Le Temps*, certains membres de l'Institut, MM. Anatole France, Léon Bourgeois, Millerand, etc. Tous ont reconnu plus ou moius explicitement « *qu'il existait au cœur des Hommes une force, une aspiration et un but qui sont immortels* », *de fortes attractions invisibles, issues d'idées morales fondamentales* » *un tout organique vis-à-vis duquel la volonté et le suffrage et les conventions des hommes ne sont pas une solution — mais à l'égard duquel dans la balance des forces, ce sont les impondérables qui pèsent le plus* », *etc., etc.*

En Philosophie : MM. Emile Boutroux, prof. Bernheim, Ch. Richet, Alfred Fouillée, M. Bergson, Lachelier, Cherbuliez, Espinas, Auguste Comte, Pascal, André Weiss, Bossuet, etc., reconnaissant « les lois de la permanence, l'appel instinctif à une force supérieure » « des besoins impé-

ramène l'eau des fleuves à mer, la vapeur des évaporations à la rivière, les pluies et les courants d'électricité à leur source.

Et cette règle a un corrolaire de réciprocité.

A son tour, l'homme agit sur ses passions, sur ses sentiments, sur ses nervosités exactement comme il peut agir sur les liquides, les vapeurs et l'électricité ; et à plus forte raison agit-il de même sur les événements politiques, sur les productions économiques. sur la richesse, etc... Mieux encore il serait facile de donner des preuves concrètes que l'homme produit ou détruit de la richesse comme il pompe ou refoule de l'eau ; qu'il produit de la propriété pri-

---

rieux », le principe de la continuité et de la permanence « une exigence de créateur », une logique qui est la logique des solides telle que lorsqu'une partie a quitté sa position, rien ne l'empêche de la reprendre, telle que « le groupe ne vieillit pas ». « Il n'y a point de hasard dans le gouvernement des choses humaines », etc., etc.

En Art et en Sciences. On trouve dans les écrits de poètes comme Eschyle et Mistral, de littérateurs comme René Daumic ou Léon Daudet, de savants comme Henry Poincaré, Flammarion, d'écrivains ou d'artistes comme Maeterlinck, Ruskin, Gounod Carlyle, etc... des formules telles que celles-ci : « c'est au juste milieu en tout que le ciel a placé la force » il faut viser aux thèmes éternels, « à l'image centrale initiale », aux grandes lignes comparables aux draperies souples de la statuaire antique « à l'émotion esthétique ». « La nature nous enseigne d'abord le calme ». Il faut écouter le silence. « Le silence est l'élément dans lequel se forment les grandes choses. » Tout a lieu selon je ne sais qu'elle entente préalable dont on ne souffle mot, à laquelle on ne pense même pas mais dont on sait pourtant qu'elle existe quelque part au-dessus de nos têtes, etc., etc.

vée comme il produit de la vapeur dans une chaudière ; qu'il produit du revenu comme il produit un courant d'électricité.

Voilà le principe d'analogie frappante sur lequel nous nous permettons d'appeler l'attention.

Or, l'Homme — et c'est ici qu'il faut, plus que jamais, ne pas perdre de vue le sens et le niveau communs — or, l'Homme, quand il a pompé, est bien forcé de se rendre à l'évidence qu'à un moment donné son eau retombera, ne serait-ce que pour évaporation, au niveau normal d'où elle est partie ; quand l'Homme a produit de la vapeur, il n'a pas le moyen d'empêcher que la vapeur ne retourne un jour en eau ; quand l'Homme a produit de l'électricité, il faut bien que son électricité revienne au point de départ. Autrement, la pompe va crever, la chaudière va éclater, l'électricité va le foudroyer.

Donc, il ne lui est pas permis d'écarter son attention du « niveau commun » et il lui faut trouver un moyen pratique d'y ramener ses passions aussi bien que ses productions politiques et économiques.

L'ennuyeux, le difficile est que ce niveau là ne se voit pas, ne se sent pas, qu'il est impossible à définir et à prouver ; de sorte qu'il est trop facile de ne pas s'apercevoir qu'il existe, ou de l'oublier ou de le nier.

En dépit de son silence, loin d'être négatif ou nul, le séjour au centre commun est tout ce qu'il y a de plus positif et actif ? C'est là que se reconstitue, que se revivifie, que se régénère constamment la Vie.

Rappelons-nous que les passions sont un état « anormal », qu'elles font sortir l'Homme de son état « normal ».

Quand, dans l'ordre moral ou politique comme dans l'ordre économique en matière des produits agricoles ou en force de dynamos électriques, l'Homme croit « produire » quelque chose, il se paie d'illusions.

En réalité, il ne fait que déplacer « l'ordre » naturel des choses, l'état d'équilibre normal, et dès qu'il cesse un moment son action ou qu'il s'est trop écarté de la normale, c'est elle « la normale » qui remet tout en place, avec d'autant plus de violence que l'Homme a tenté davantage l'anormal. Et elle le fait spontanément, indépendamment de l'Homme.

Les Traités de Mécanique le disent clairement.

On n'a qu'à en ouvrir un pour voir, dès les premières pages, énoncer les deux principes de l'Inertie et de l'Equilibre.

Principe de l'inertie : « Un corps ne peut, de lui-même, modifier son état soit de repos, soit de mouvement. »

Principe de l'équilibre : L'Equilibre est la position à laquelle un corps revient « spontanément ». ...« L'Equilibre existe quand la résultante de toutes les Forces est égale à « 0 ».

Oh ! ce zéro ! cette apparence de Néant, cette nullité, ce vide ! Comment démontrer que, loin d'être une vanité, il est au contraire, non pas une réalité, le mot est totalement insuffisant, mais la « seule » réalité ! Tout le reste n'est qu'apparence passagère. Au centre de l'équation parfaite se trouve non pas le sommeil, non pas l'inertie, ni le repos, mais « la vie » dans ce qu'elle a de plus pondéré, de plus calme, de plus silencieux et de plus vivifiant. Le « bien être » ne se sent pas. La perfection des oscillations du pendule, c'est la normale, immobile comme le centre de tous les mouvements de la Vie, c'est la « Vie Normale ».

L'erreur — l'erreur formidable — dans laquelle est tombée l'Humanité civilisée ressemble étonnamment — avec, en plus, des raffinements de mécanisme tout à fait ingénieux — à la faute originelle de notre premier père persuadé qu'il allait devenir le maître de l'arbre de la Vie, parce qu'il allait en manger le fruit. Faire du « Moi », humain, un « moi über alles », un « moi Sur-Homme » n'est pas autre chose que diviniser la créature et lui donner tout simplement la place du Créateur.

Dans la construction et la marche de ses Constitutions Politiques et morales, comme dans les rouages de son admirable machinerie économique, la Civilisation contemporaine n'a oublié qu'un détail, un rien qui est le principal : « le sens commun de la Vie Normale ».

Au lieu de chercher comme on l'aurait dû, à dévoiler, à définir, à viser, à encercler, à laisser agir et attirer ce point, ce foyer central de paix, divine et absolue, on s'est, au contraire, ingénié de toutes façons à l'obscurcir, à le rendre diffus, à l'entourer d'un brouillard d'individualisme poussiéreux, d'une nuée d'irresponsabilités impalpables et d'anonymat opaque qui en rendent la recherche impossible.

Si encore ce n'était qu'un oubli ! Mais refuser dans une pesée de tenir compte de la gravitation de la Vie ! Conçoit-on pareille aberration ?

Et pourtant, c'est bien cela.

Toujours et dans toutes les balances de comptes, qu'elles s'appliquent à une mine, à une industrie, à un salaire, à un revenu, à une banque, ou à n'importe quoi, on met dans les plateaux, indistinctement, du métal, de la poudre, des produits chimiques, des immeubles, des briques, du bois, des actions anonymes, une masse ouvrière

anonyme, un tas de muscles mélangés à un tas de charbon, comme dit M. Charles Benoist, des intérêts en fermentation, des théories explosives, et on tâche d'égaliser le tout avec des amas de papier-monnaie,

Le fléau repose sur l'opinion.

La vie compte pour rien !

Jusque dans les calculs des dépenses de la guerre, la vie des millions d'hommes tués a été considérée comme égale à zéro !

C'est le contraire du bon sens.

Oh oui ! L'équilibre se fait spontanément, comme par enchantement, ainsi que l'enseignent les manuels de mécanique, mais à une condition, c'est qu'on laisse la Vie libre d'agir toute seule.

Du moment qu'on a supprimé de l'équilibre la seule force qui fasse tout c'est-à-dire « la Vie », du moment qu'on compte la vie pour zéro, du moment qu'on s'obstine à faire ses pesées à la main en ne tenant compte que de la discussion et de la convention, non seulement on n'arrivera jamais à l'équilibre, mais étant donné les matières inflammables et effervescentes qu'on manipule constamment, on est certain — mathétiquement certain — d'aboutir sans cesse à la catastrophe.

En vérité notre vie actuelle n'est qu'un suicide. Nos souffrances sont volontaires. Elles ne font que commencer, notre enfer n'a pas « le sens-commun ».

—⁂—

DEUXIÈME PARTIE

Le Remède

LE RAPPEL AU SENS COMMUN

Recherche d'une formule

Rejette l'opinion, tu seras sauvé.
(Pensées de Marc Aurèle).

Le remède pour sortir de l'effroyable situation où la civilisation est en train de périr dans d'atroces et absurdes convulsions est de supprimer la cause de l'intoxication factice pour en revenir à l'esprit véritable de la vie, au sens commun de la vie normale.

C'est la Vie que l'on rencontre à l'origine de tous les mouvements de la Société, qu'ils soient politiques, économiques, sociaux, moraux, physiologiques ou psychologiques : donc il faut viser à la Vie, sans chercher plus, à la Vie réelle, bien dégagée de toute opinion et intervention humaines.

***

Le premier moyen de viser à la Vie qui se présente à l'esprit est de faire appel à la Religion.

Toutes les Religions sont bonnes à cet égard, qui font converger les efforts vers un but lointain, permanent et indépendant des fluctuations momentanées de l'Humanité.

Les Religions les meilleures pour servir de point de repère à la Vie, sont, sans doute, celles qui concentrent tout en une unité spirituelle, créatrice, providentielle et omnipotente supérieure à l'Homme.

Et, parmi celles-ci, il en est une qui offre des avantages pratiques plus considérables que toutes les autres. Celle dont l'enseignement ramène tout à Celui qui, d'après les Livres Saints est lui-même : « La Lumière et la Vie », « La Lumière qui luit dans les ténèbres », « La Résurrection et la Vie », Celui qui efface les péchés du Monde et qui invite l'Humanité tout entière à communier dans l'unité divine, en affirmant la présence réelle de la Vie au centre « commun », la Religion enfin qui persuade les hommes que la Vie est faite de sacrifices réciproques se balançant dans la charité d'un éternel : « Aimez-vous les uns les autres ».

Au point de vue de l'enseignement Economique, la Religion chrétienne n'a jamais varié. Elle a toujours formellement déclaré que l'argent était infécond « en soi » mais qu'il « pouvait » devenir fécond, par certains titres qui ne sont pas intrinsèques au prêt. Nous croyons fermement qu'un jour viendra, bientôt, où les représentants de toutes les religions et de tous les gouvernements se mettront d'accord pour reconnaître que cet enseignement est le seul vrai, que l'intérêt de l'argent est le résultat d'une conception de la Vie, d'une fructification, d'un véritable enfantement et non d'une convention. Et nous avons confiance que du jour où le Monde civilisé aura consenti à en revenir à cette doctrine chrétienne qui fut aussi celle du philosophe ancien Aristote et du socialiste moderne Henry George, il s'évitera la propagation d'horribles malheurs.

Quant à prédire l'organisation matérielle et temporelle de toute l'Humanité sous une hiérarchie de pouvoirs à laquelle la Chrétienté servirait, en quelque sorte, de boussole unique, comme l'avait tenté le Moyen-Age, il faudrait, pour oser formuler une telle

espérance, des lumières toutes spéciales et des qualités éminentes, telles que celles d'un Mgr Julien, évêque d'Arras, d'un Georges Goyau, ou des organisateurs de la Semaine Sociale.

***

A défaut de l'acceptation d'une seule religion pour tout l'univers, comme boussole de la Vie, faut-il faire appel à cette autre « Force morale » qu'est la Philosophie pour guider l'humanité dans la bonne route ?

Faut-il en revenir, par exemple, à la fameuse loi « non écrite » de Socrate ? N'étant pas écrite, elle est un peu vague.

Doit-on retourner à la philosophie grecque régénérée par les Thomistes, qui faisait tout graviter autour de « l'absolu ».

Faut-il, ainsi que le professe le philosophe contemporain Jacques Maritain, viser « aux vérités élémentaires évidentes, aux principes éternels indiscutables, aux fatalités auxquelles l'Homme est invariablement soumis et auxquelles il ne peut se soustraire, ce qui est une manière comme une autre de « viser à l'Infini » ; ou, ce qui revient au même, faut-il, selon les préceptes de ce grand philanthrope qu'était Frédéric Le Play, s'en rapporter « aux sentiments et aux intérêts qui créent entre toutes les classes l'harmonie, à ce qui nous est commun et nous unit, non à ce qui nous divise, aux conditions immuables et permanentes comme la nature même de l'Humanité, conditions auxquelles est lié le maintien de la Paix sociale »..... « C'est là, disait ce Maître, dans ce domaine inaccessible aux partis et à la violence que nous convions tous les Hommes de bonne volonté. »

Depuis un demi-siècle que ces paroles ont été prononcées, les Hommes de bonne volonté n'ont pas tous hélas ! répondu à l'appel.

Et puis la Philosophie pure n'est pas accessible à tout le monde. Parfois les livres de Philosophie sont difficiles à comprendre. Et quand on les comprendrait parfaitement, la vérité philosophique est toujours discutable. Il ne manquera jamais de « douteurs » pour dire : « Je n'y crois pas à votre « absolu » et à votre « infini ». Donnez nous des preuves, quelque chose de positif ».

***

On est donc réduit si l'on veut simplifier la difficulté, à la nécessité de descendre encore d'un degré pour atteindre ceux qui, à la façon d'Emile Zola, limitent leur foi « à la Gravitation et aux principes les plus élémentaires de la Physique ». En fait de phénomènes physiques, il n'y a pas, en effet, de « libres penseurs ». Voilà longtemps que cela a été dit.

Eh bien, cette foi sceptique suffit pour ce que nous voulons en faire.

Si la Loi de gravitation n'est pas divine par elle-même, si elle n'est pas l'infini absolu, elle est du moins une manifestation de l'infini, une révélation de ce qu'on peut appeler la paix divine. Elle dure depuis assez longtemps, en tout cas, pour qu'on s'appuie avec confiance sur elle.

Il ne s'agit pas du reste de chercher la perfection, mais simplement de revenir au sens commun, au niveau moyen de la Vie ordinaire, tel qu'il a toujours existé sur notre Planète ronde.

Il n'est pas même question de refaire un petit Paradis terrestre artificiel. Il suffit de sortir de l'Enfer artificiel où nous nous sommes plongés.

***

La visée à « l'à peu près » sur terre n'est défendu ni par la Religion ni par la Science.

Par la Religion : car dans les œuvres du P. Janvier, que le hasard nous a fait lire à la Bibliothèque Nationale, se rencontrent les formules suivantes : « La liberté, les appétits flottent entre l'extrême gloire et l'extrême honte »... « Il y a nécessité d'établir les vertus dans un juste milieu »... « Dans l'ordre physique, il y a impossibilité pour les sens de supporter les extrêmes ; il faut appliquer le même principe dans l'ordre esthétique, intellectuel et moral ». « La sagesse chrétienne est d'accord, à cet égard, avec la sagesse païenne »... « Voici la voie, marchez et ne versez jamais ni à droite ni à gauche (Isaïe XXX 21) »... « Ne soyez pas plus sage qu'il n'est nécessaire, de peur que vous ne deveniez stupide (Les Proverbes XXIII 4. L'Ecclésiaste VII 17) ». « Je dis à tous ceux qu' sont parmi nous de ne point être sages plus qu'il ne convient, mais de l'être avec modération » (Saint-Paul, Rom. XII 3), etc., etc...

Par la science : car le Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris donnaît, certain jour, aux explorateurs, sur leur départ (dont nous étions), ce conseil : « Négligez les exceptions, ne cherchez pas les curiosités extraordinaires. Etudiez dans chaque pays ce qui est le plus général, le plus commun, le plus normal. C'est là qu'est la véritable utilité ». Nous avons entendu également un grand savant, M. G. Claude, dire dans une conférence, qu'il n'y a « pour ainsi dire pas de limite aux réalisations que la science peut atteindre du moment qu'on sait « lire dans le livre des Constantes de la Nature ».

***

Donc, visons, sans chercher plus loin, à ce qui est le plus commun, le plus constant, le plus ordinaire dans l'Humanité. Tâchons de lire, dans la Nature

Humaine, « le type » constant de l'Etre Humain tant comme individu que comme membre de la Société familiale ou Nationale ou Humanitaire. Cherchons « le type immuable » de ce qu'il faut à l'être moyen pour vivre. Formons un système de poids et mesures, une sorte de gamme Humanitaire. Il n'est pas prétendu qu'on arrivera du premier coup à des mesures parfaites. Au contraire, on sait d'avance qu'on n'y parviendra jamais. Mais, vaille que vaille une mesure, elle suffit, dans la pratique, à obtenir le relatif. Et c'est tout ce que nous cherchons pour le moment.

La Loi de la gravitation fera le reste, car du moment que vous aurez pris comme point de départ et comme point d'arrivée de vos mesures une constante ou pour mieux dire un point d'infini de la Nature et de la Vie Humaine, l'équilibre se fera « de lui-même ».

Le moment serait peut-être venu d'abréger ces recherches, en arrivant de suite à l'opération de gravitation Humanitaire telle que nous la concevons possible, c'est-à-dire le rétablissement de la circulation normale dans la Société au moyen de diffusion, de transfusion, de l'injection d'un peu de revenu commun dans les veines du corps social représentées par les familles qui le composent... il serait temps d'indiquer de suite les procédés qui nous semblent les meilleurs, pour arriver, dans la réalité, au maintien de l'équilibre de la santé sociale.

Mais la maladie dont souffre la civilisation est si grave, qu'avant d'oser examiner et préconiser une formule quelconque de guérison, il faut mieux être très prudent et prendre le plus de précautions possible.

Aussi, croyons-nous nécessaire, au risque d'alourdir encore ces recherches,

de mettre à l'épreuve, en le retournant dans tous les sens, le procédé préconisé. Digression peut-être, mais digression par précaution.

Demandons-nous donc avant de passer à l'essai d'appliquer au redressement et à la stabilisation de la marche sociale une sorte de courant vers la vie normale, si, dans la pratique, on peut trouver des exemples, qu'un tel procédé ait été réalisé et ait réussi.

***

Prenons pour modèle des faits concrets.

On dit souvent que la civilisation est une culture et on a raison.

Observons ce qui se passe en « culture ».

Oui, l'homme agit sur ses passions, sa politique, son économie politique et sa morale, etc... et sur le cours des événements, de la même manière que le cultivateur sur ses moissons, que l'horticulteur sur l'arbre qu'il greffe... etc.

Or, l'arbre le mieux greffé n'atteindra jamais le ciel. Le courant de la civilisation a donc une limite.

Ceci encore :

L'homme produit de la culture, comme il produit de la vapeur et de l'électricité, des couleurs ou des sons. Pour être aussi positif que possible, disons qu'il a la même influence sur ses productions qu'un père donnant le germe aux enfants qu'il fait naître. Il est l'occasion de la naissance, mais pas le créateur de la vie ; voilà pour la limite du point de départ.

Examinons maintenant le point d'arrivée :

L'enfant qu'il a fait naître disparaîtra, un jour, comme il est venu ; le blé qu'il a semé retournera à la terre ; le son qu'il a émis retournera bien vite au silence d'où il est parti ; la vapeur qu'il a produite reviendra, par la condensation, à son état liquide primitif et l'électricité qu'il a occasionnée il faudra bien qu'après lui avoir rendu une foule de services personnels, elle retourne aussi « à la terre »...

Toute idée théocratique et philosophique étant écartée, on ne peut donc nier qu'il ait là un mouvement de gravitation, de circuit matériellement fermé ?

Voulez-vous chercher ailleurs des exemples de « bon sens ».

Prenez la pluie, le sang, la végétation avec ses feuilles poussant au printemps pour retomber à l'automne et former une sève nouvelle, le pendule avec son va-et-vient, la perspective du dessinateur avec toutes les lignes se rejoignant au point d'horizon, les fractions arithmétiques se balançant autour d'un commun dénominateur, les carrés du triangle rectangle se balançant dans l'égalité autour de l'hypoténuse, la règle de trois, ou, si vous voulez choisir modèle sur ce que fait l'homme lui-même, regardez l'arrosage, le pompage, le vaccin médical, la saignée, un instrument musical, un orchestre, que sais-je, un bonhomme de sureau, un cerceau, une bicyclette, une automobile, une locomotive, n'importe quoi... partout vous retrouverez le circuit fermé et l'élan de la vie... car il ne faut pas s'y tromper, ce qui fait marcher la machine à vapeur comme la machine électrique, ce n'est pas le dérangement que l'homme occasionne, dans l'ordre naturel des choses, c'est le besoin spontané qu'ont les choses de revenir à leur « ordre » et à leur « état normal ».

Dans tous les exemples que l'on se plaise à chercher et si loin qu'on veuille pousser les analogies, c'est toujours, qu'on le veuille ou non, le courant de la Vie qui agit automatiquement, c'est lui Seul qui anime tout, parce que La Vie, par sa force d'attraction naturelle, ramène inlassablement tout vers l'équilibre de la Normale.

Et cela sans douleur, tout doucement, par pulsations rythmées, à petits coups imperceptibles, incessamment renouvelés. Donc il est non seulement possible, mais nécessaire d'appliquer à la marche de la Société, si l'on veut qu'elle soit normale, un procédé de gravitation naturelle.

Celui que nous nous permettrons de préconiser sera, nous l'avons déjà dit : une sorte de soupape de sûreté, d'émondage prudent, de fermeture de circuit, de petit serrage de clef (pour employer des termes s'adaptant à la culture, à la mécanique ou à la musique) pratiqué sur le revenu de manière que tous ses libres développements, expansions et vibrations restent constamment d'accord avec le générateur ou l'âme de la Société. On n'en finirait pas d'énumérer des modèles.

Mais les comparaisons ne sont pas des raisons : encore une fois, il ne faut s'aventurer qu'après avoir pris toutes les précautions possibles, dans un cas aussi grave.

***

Pour qu'une chose soit vraie, elle doit le rester jusqu'à la fin.

Or, la meilleure manière de vérifier si une proposition ou une solution sont justes est de renverser, de bout en bout, les données du problème. Si les deux résultats concordent on est certain de ne pas s'être trompé.

Retournons donc notre examen la tête en bas comme on ferait des termes d'une addition et d'une soustraction ? Examinons maintenant la Société telle qu'elle existe déjà, ainsi que les perfectionnements sociaux qui donnent, chaque jour, des résultats tangibles et dont personne ne se plaint.

Il n'y a aucun doute, n'est-ce pas, que l'enfant, aussitôt né, cherche le sein de sa mère qui, elle, éprouve aussi un véritable besoin de lui donner gratuitement son lait, c'est-à-dire un peu de sa propre vie. De même, le père de famille éprouve une jouissance, un attrait, à payer de son revenu et de sa personne ce qu'il faut à ses enfants pour qu'ils soient bien portants et grandissent. Et puis, plus tard, c'est le contraire. Ce sont les enfants devenus à leur tour des grandes personnes, qui sont heureux de rendre à leurs vieux parents devenus infirmes ou incapables de gagner leur vie, un peu des soins et de l'appui qu'ils ont reçu d'eux dans leur jeune âge. Il existe donc entre les membres de la famille un échange d'attraction naturelle autour du niveau commun de l'Homme dans la force de l'âge. Ce que l'on a reçu d'un côté, on le rend plus tard de l'autre et réciproquement, comme font les oscillations du pendule qui va et vient.

Quand il s'agit d'enfants orphelins, ou de vieillards sans famille, l'attraction pour être moins directe, existe quand même, Dans tous les pays quelque peu civilisés, il y a, n'est-il pas vrai, une Assistance Publique, un Bureau de Bienfaisance, des Etablissements hospitaliers gratuits qui viennent à leur secours. Dans ce cas, au lieu d'être pris sur la Vie de quelques individus spécialement désignés, le nécessaire est prélevé sur les fonds publics, c'est-à-dire que toutes les personnes de la ville ou du département — personnes qui n'ont pourtant aucun lien de famille avec les déshérités, — contribuent à leur entretien pour une petite part prise sur leur propre revenu. Il y a donc, ici encore, une sorte de transfusion d'une parcelle de Vie, autour du niveau normal de la Vie.

Autre chose, car il faut des sondages espacés :

Une maison de commerce se fonde. Sur quoi s'appuye-t-elle pour inspirer, en dehors de sa moralité, une con-

fiance suffisante ? Sur un capital. Sur quoi ce capital repose-t-il ? sur le nombre d'espèces qu'il représente. Sur quoi l'espèce base-t-elle sa valeur ? Sur un « poids » de métal précieux, c'est-à-dire sur « la FIXITÉ » de la gravitation. Et c'est autour de cette fixité, qui s'appuie sur la Pesanteur, qu'à la fin de chaque exercice, les comptes sont arrêtés. Le mot technique « balance » indique bien qu'il y a un niveau normal, à partir duquel tous les écarts sont comptés.

Cette maison de commerce vient à être gênée dans ses affaires ? Ses créanciers se réunissent. S'il y a eu faillite frauduleuse, ils font condamner les coupables. S'il y a eu simplement accident, comme il en arrive souvent dans les affaires, ils laissent leurs débiteurs continuer à travailler. Très souvent, ce sont eux, les créanciers, qui, pour consolider le crédit de ces débiteurs, leur prêtent leur signature, avalisent leurs billets et, parfois, leur versent immédiatement un nouveau capital. Mais dans tous les cas, la première chose à faire quand une maison de commerce est ébranlée et qu'on ne veut pas la laisser sombrer, c'est d'arrêter les frais qui la font couler et d'essayer de la remettre à flot sur le niveau commun. Le niveau normal est toujours le centre des tendances.

Autre chose. Voilà un mauvais gars qui a attaqué un passant. On a arrêté l'agresseur. On l'a condamné. Il n'a pas de quoi indemniser sa victime. On lui a infligé de la prison. En prison on le nourrit... de sorte que le passant attaqué se trouve payer de sa poche, lui contribuable de la ville, une part de la nourriture qu'on donne gratuitement à son agresseur !

Supposons que le bandit ait été, lui aussi, blessé par le passant en état de légitime défense. On les trouve tous les

deux, inanimés, sur la chaussée. On les porte à l'hopital. On les y soigne, tous les deux, gratuitement... Voilà le public qui a contribué aux frais nécessités par le rétablissement à l' « état normal » de la santé du criminel ! par solidarité, par équilibre social !

Autre chose encore. Vous voulez vous préserver des risques d'une attaque, d'un incendie, d'un accident, même quand il vous survient à la suite de votre propre maladresse, vous voulez vous garantir contre le préjudice que pourrait causer à votre famille votre maladie ou votre mort. Vous vous adressez, alors, à une Compagnie d'Assurances qui, moyennant une petite prime prélevée sur votre revenu annuel, vous garantit qu'en cas de sinistre, elle prélèvera, à son tour, sur le « Fonds commun », de quoi vous indemniser. Votre prime est proportionnée à la valeur assurée et le paiement du sinistre est fait au prorata de « l'avoir » de chacun des actionnaires dans la Compagnie. Il y a, ici encore, une sorte de balancement par compensation autour du niveau normal.

Vous avez, sur un navire, des marchandises qui ne sont pas assurées. Survient une tempête, voire même une attaque de pirates. Vos colis sont jetés à la mer pour le salut commun. Le navire est sauvé. A l'arrivée au port, on fait ce qui s'appelle un « règlement d'avaries communes ». On vous rembourse la valeur de vos marchandises et qui vous les paie ? La « communauté » de tous les intéressés qui, grâce à votre sacrifice forcé ou consenti, ont sauvé ce qu'ils avaient. Et dans quelle proportion a lieu la contribution au paiement ? En proportion des valeurs sauvées, sans distinction de nationalité, en proportion de la richesse qui reste « à flot » aux mains de chacun après la fin du sinis-

tre..., etc., etc... Toutes les lois de tous les pays du monde sont dès maintenant d'accord sur ce principe de contribution commune.

Nous ne voulons pas abuser de la patience du lecteur et multiplier encore les exemples. En cherchant autour de lui, il en découvrirait, sans doute, bien d'autres et de meilleurs. Dans tous il retrouverait, comme en ceux-ci, qui, de bien des façons font penser à ce qui aurait pu être fait pour les blessés et les avariés de la grande guerre, une sorte de balancement mutuel autour du niveau commun : d'un côté un prélèvement, un don, un versement, et de l'autre une compensation, un soulagement, une restitution, un revenez-y, agissant mutuellement l'un sur l'autre et ramenant, en fait, très suffisamment les choses dans leur « état normal ».

On retrouve donc, dans les institutions sociales actuelles, une application constante, sans qu'elle soit toujours consciente, un modèle à imiter, de l'équilibre obtenu par la Loi de Gravitation.

Nous croyons donc qu'on peut, désormais, en toute sécurité, essayer de se servir de la Loi de Gravitation pour rendre à la Société un peu de sa stabilité « normale ».

TROISIÈME PARTIE

Le Remède

LE RAPPEL AU SENS COMMUN

L'Application de la Formule

> La réforme viendra seulement de catastrophes..... si elles ne tuent pas tout-à fait.
>
> Frédéric Le Play.

Le difficile n'est pas d'avoir une formule, mais de l'appliquer, tant en mathématiques, qu'en médecine et ailleurs.

On connait la mésaventure arrivée à ce brave docteur en médecine, qui, soignant, depuis de longues années, une vieille dame de ses amies, à laquelle il croyait, de bonne foi, avoir sauvé à plusieurs reprises la vie, trouva, à la mort de la cliente, en guise du legs qu'elle lui avait laissé entrevoir, toutes les drogues qu'il lui avait ordonnées, régulièrement rangées dans une armoire, intactes dans leurs fioles.

Il est à craindre que l'Humanité ne veuille, pas plus que la bonne dame, entendre parler de remèdes. Ni les attaques ni les convulsions atroces dont souffre l'Humanité depuis plus d'un siècle ne lui ont encore donné même l'idée qu'il lui en fallait un. Elle continue ses habitudes de se griser d'esprit faux. Elle aime mieux mourir que de s'en passer.

Et pourtant pour se guérir, il suffirait de bien peu de chose, car ce qui guérira l'Humanité de ses maux ce n'est même pas un remède. C'est simplement la suppression de ses mauvaises habitudes.

« Laissez faire la nature, cessez de la gêner par vos prohibitions et vos entraves. Elle rétablira partout l'ordre, le bien-être, la tempérance », disait Victor Hugo. (1)

Sans doute, si la vieille dame a vécu longtemps, sans vouloir toucher aux remèdes de son médecin, elle aurait peut être pu vivre encore davantage et obtenir plus vite son rétablissement lors de ses maladies si, en cas de danger, elle avait suivi les sages prescriptions du docteur, mais quand il s'agit d'un ivrogne qui se ruine la santé par de dangereux alcools, le mieux et la seule chose qu'il ait à faire c'est de ne plus boire.

Qu'on se dépêche donc d'enfermer dans le placard les formules délétères et les théories stupéfiantes ou excitantes dont s'est abreuvée depuis trop longtemps l'Humanité.

Ces breuvages très forts contiennent parfois d'excellentes choses. Il ne faut pas les détruire. Ils peuvent, dans certains cas spéciaux, rendre des services comme tout remède contenant du poison, mais pour guérir la maladie sociale actuelle, il n'y a qu'à imiter la brave dame et les laisser de côté, pour s'en tenir à une bonne hygiène générale. La santé « normale » reviendra toute seule.

Que font, en définitive, les médecins, sinon de viser à ce que leur Maître Hypocrate appelait si justement « la santé guérissante ». Tous les remèdes, plus ou moins énergiques suivant les cas, ont-ils un autre but que de rétablir la circulation normale, la température normale, la respiration normale, la digestion normale, les battements du cœur normaux ? Ainsi faut-il faire.

(1) Traduction des œuvres de Shakespeare. Indroduction tome VIII, page 50.

Oui, dira-t-on. Mais, pour y parvenir, il est une condition première pour un médecin. C'est d'avoir fait ses études et d'avoir appris par l'expérience ce qu'est l' « état normal » de toutes les pulsations et de tous les degrés de la santé normale.

En santé sociale, on n'a même pas eu, jusqu'ici, la pensée qu'il puisse exister rien de semblable.

***

La première chose à faire semble être de déterminer, tant bien que mal, les niveaux « normaux » de la Société en bonne santé, ou, si l'on préfère, de créer une échelle de poids et mesures sociaux.

Les mots importent peu...

La mesure est le nœud de tous les problèmes physiques.

La mesure est aussi le nœud de tous les problèmes métaphysiques et économiques.

Qu'on crée donc « un Conservatoire des Poids et Mesures Sociaux », un « Bureau des Longitudes Sociales » où toute l'Humanité, en bloc et en détail, soit toujours certaine de retrouver des points de repère de son « Niveau Commun ».

Qu'on constitue des Instruments de Statistiques ayant pour centre et comme base de gravitation « l'Humanité Tempérée ».

Qu'on fixe, par exemple, pour commencer :

1). Un nombre normal « type » d'enfants par famille individuelle.

2). Un nombre normal « type » d'habitants par kilomètre carré pour la Famille Nationale.

3). Une normale « type » d'âge humain, auquel puissent être comparés à tout moment les âges de tous les Membres des Familles individuelles et Nationale, (par exemple : l'Homme dans la force de l'âge).

4). Un « type » de monnaie normale, par exemple un poids d'or auquel tous les calculs économiques puissent être constamment ramenés.

Pour « fixer » ces mesures, si la Société des Nations ne s'en charge pas, on pourrait prendre des arbitres, ou proposer aux divers gouvernements de répondre par « oui ou non » s'ils acceptent tel ou tel chiffre sur lequel on n'est pas d'accord, étant entendu que la majorité des « oui » entraînera l'adoption générale.

Il n'y a,d'ailleurs, pas grande difficulté à craindre pour la fixation de cette sorte d'échelle de poids et mesures sur le papier, qui ne font de mal à personne.

Pour la clarté, nous supposerons que les mesures suivantes aient été adoptées :

LA FAMILLE INDIVIDUELLE NORMALE se composant du père, de la mère et de trois enfants.

LA FAMILLE NATIONALE NORMALE ayant une densité moyenne de 50 habitants par kilomètre carré.

L'AGE NORMAL de l'ETRE HUMAIN (L'HOMME DANS LA FORCE DE L'AGE), 35 ans.

LA MONNAIE NORMALE : Le POIDS de 50 grammes d'OR aux 9/10es de fin.

Quels que soient les nombres adoptés, ils seront toujours des mesures imparfaites, c'est entendu, mais dans la pratique, ils rendront les mêmes services qu'un système de poids et mesures, si mal établi qu'il soit.

***

D'ailleurs, à la rigueur et malgré les grands services qu'il rendra, on pourrait s'en passer : l'Humanité, à ses débuts, n'avait aucun système de poids et mesures et elle vivait. Ce n'est que bien longtemps après l'invention des machines à vapeur et de l'électricité qu'on leur a appliqué des compteurs. Tous les jours, il est maint équilibre plus compliqué que la santé, qu'on obtient d'instinct, par tâtonnement ou en donnant un mouvement tournant. Le centre de gravité vient se placer tout seul, invisible, à la résultante des forces en mouvement de rotation.

Et nous voici de nouveau revenus à la Loi de gravitation et à nous demander s'il est possible de l'appliquer à la marche de la Société Humaine, sans jamais perdre de vue qu'une circulation artificielle ne sert à rien si elle est donnée dans un sens antinaturel.

« L'équilibre », dit la Science, est obtenu lorsqu'un corps revient « de lui-même » à sa « position normale. »

Il s'agit d'arriver à ce que, dans la Physique Sociale, la Société reprenne spontanément son équilibre, et pour celà, de copier ce qui réussit en Physique ordinaire :

Pourquoi le cerceau de l'enfant tient-il debout ? Parce qu'on lui donne une petite impulsion soit, mais surtout parce qu'il est rond. Pourquoi le courant électrique produit-il lumière, mouvement et force, sans étincelles et courts circuits, parce qu'on a soin de « fermer le circuit ». Entre le commencement et la fin, il n'y a pas d'interruption. Il existe

dans le sens de la circulation engendrée quelque chose d' « infini » comme dans les battements du pendule qui, s'il n'y avait pas les frottements et les résistances, continuerait à osciller... indéfiniment.

Le devoir est donc de chercher à donner, dans la pratique, aux mouvements de la Société, un élan régulier, une petite impulsion matérielle répétée qui agisse dans un sens naturel sur l'organisme entier, de la même façon que le sang accomplissant son circuit autour du cœur — centre normal.

***

Comment faire ?

C'est bien simple.

En s'arrangeant pour qu'un courant d'impôt sur le Revenu revienne dans chaque sphère sociale au cœur même de cette sphère.

Le Revenu, nous l'avons vu, est une chose vivante. C'est lui qui fait vivre l'Humanité en lui donnant, par ses pulsations naturelles diurnes et nocturnes, quotidiennes et annuelles, toutes les choses nécessaires et utiles à la Vie. Il est dans l'organisme social ce qu'il y a de plus liquide, de plus fluide et de plus circulant. L'Homme « produit » du revenu de la même façon exactement qu'il « produit » des liquides, de la vapeur et de l'électricité. Une fois produit, il se sert de son revenu pour ses commodités, de la même manière qu'il se sert des puissants développements de vapeurs, des merveilleux courants électriques de son invention et de sa production. Rien ne s'oppose donc à ce que l'on considère le Revenu comme le liquide ou le fluide vivifiant destiné à équilibrer la marche de la Société.

Quant au cœur de cette Société, il est tout indiqué. La Famille est de toute la

Société ce qu'il y a de plus central, de plus stable, de plus fixe. Elle est le rendez-vous des palpitations les plus douces et les plus cruelles de l'existence. Elle est, par l'amour maternel et l'amour filial, le véritable aimant social. De tout temps la Famille a été considérée comme la base, la souche, la sève, le cœur de la Société.

Pourquoi, dans ces conditions, ne pas se servir de ces deux éléments tout faits, pour former entre eux un courant naturel, un circuit, un balancier, qui — de lui-même — rétablirait dans la Société la circulation normale comme le régulateur agit de lui-même sur la machine en marche, ou les battements du cœur sur la circulation du sang.

D'un côté, un petit prélèvement fait sur le revenu, qui servirait de prime de sécurité.

De l'autre, un petit versement fait à la famille, qui servirait de stimulant.

***

Rien à changer à la marche actuelle de la Civilisation. Pas besoin de démolir. Le mécanisme et l'organisation modernes sont admirables. Quelle que soit la forme de la machine politique, les rouages en sont bons. Sans doute, on pourrait les améliorer et les simplifier. Mais, tels qu'ils sont, ils peuvent très bien durer. Il ne leur manque guère qu'un régulateur organique, un balancier de « sens commun ».

Disons-le bien nettement, il ne s'agit pas de « Communisme » dans le sens où on l'entend trop souvent, c'est-à-dire d'un retour brutal à la communauté égalitaire des bêtes sauvages, système théoriquement aussi maladroit et aussi illusoire que la prétention qu'on pourrait avoir de fixer, à la main, la normale du fil à plomb... pas plus qu'il

n'est question de rétablir l'interdiction de prêter de l'argent à intérêts fixes, telle qu'elle existait, encore formellement stipulée par les lois civiles, voilà à peine trois cents ans, ni de retirer à la richesse sa mobilité toute moderne.

Non... Non... aucune révolution, aucune réaction ne sont demandées.

La seule chose qui soit nécessaire, c'est que le courant du revenu sur lequel subsiste le monde, tout en continuant à alimenter toutes les ramifications de la Société et à s'y consommer librement, soit rattaché en fait à son générateur d'origine.

Et cela entraine un mesurage, un contrôle, des compteurs.

⁂

Nous touchons ici au seul point qui soit douloureux de l'opération : la suppression de l'anonymat de la richesse reproductrice.

La statistique du Revenu !

Une double maladresse des Gouvernements rend aujourd'hui odieux l'impôt sur le revenu ou « income-tax ».

1° La première est la brutalité qu'ils mettent généralement à percevoir l'impôt sur le revenu. A les regarder opérer, on croirait d'un vétérinaire barbare qui, pour voir ce qu'il y a dans la poule aux œufs d'or, lui ouvrirait le ventre. Il inquisitionne, il palpe, il fend, il coupe, il taille à merci « la livre de chair » shakespearéenne. Partout où il voit une excroissance, vite un coup de bistouri. Sous le nom de Richesse, il englobe le capital et les choses inertes et stagnantes comme l'argent.

Le Gouvernement met des impôts sur sur le chiffre d'affaires c'est-à-dire sur l'activité, des impôts sur le bénéfice, c'est-à-dire sur l'intelligence personnelle ou la chance du jeu. Les affaires et le bénéfice sont pourtant tout à fait

différents du Revenu. Ce sont des choses qui ne sont pas absolument nécessaires à la vie, de simples rapports d'homme à homme, aussi improductifs, en eux-mêmes, qu'une monnaie servant aux échanges.

Seul le Revenu est la vraie Richesse. Le revenu c'est la vie, c'est ce qui fait vivre. Des amas d'or sur une île déserte ou enfouis dans les flancs d'une montagne inaccessible n'ont aucune valeur, ne constituent aucune richesse. Le Revenu — différence essentielle rappelant celle que faisait Shakespeare entre la livre de chair et le sang qui coule — le Re-Venu, est, il faut le répéter à satiété, une résultante de la Fécondité Naturelle en marche, un rendement spontané, une part du pain quotidien que la Nature donne seule et gratuitement à tout le monde et à laquelle tout le monde a droit comme à une part de vie, sauf au travail à essayer de faire avec le pain sec quotidien, de bonne galette, si j'ose dire. Le revenu est comme l'air dont chacun a besoin pour respirer. Qu'il soit possible à l'homme de condenser et d'accumuler, de dissiper et stériliser un revenu comme il produit, tour à tour, de l'air liquide, de l'air comprimé, de l'air raréfié ou du vide, cela n'empêche pas le revenu d'être comme l'air un produit naturel. Oh non ! ce n'est pas l'homme qui produit les choses nécessaires à la vie, pas même la rétribution du travail, encore moins la rétribution du Capital.

Le revenu est, en quelque sorte, la boussole sur laquelle tous les yeux, tous les efforts et tous les travaux doivent être constamment fixés, le soutien sur lequel s'appuient toutes les fluctuations, et tous les progrès de la Société.

Autrement dit encore, mais, sans aucune discordance malgré l'opposition crue des images, le Revenu est une

conception, dont la rémunération du travail, généralement dénommée « salaire », et la tout aussi légitime rémunération du Capital, appelée « intérêt de l'argent » forment partie intégrante.

Le Revenu est une conception, une naissance, une fructification de la nature vivante. Fruit de la Propriété, fruit du Capital, fruit de la Civilisation en marche, fruit du travail d'un jour ou fruit d'une heure, de quelque façon qu'on l'envisage, le revenu est toujours un « Fruit ». Or un fruit invisible est une illusion, un fruit dont on peut manger indéfiniment sans jamais se faire mal, est une absurdité. Un fruit qui ne se gâte jamais, est une impossibilité. Comme il n'existe sur terre qu'une quantité limitée de fruits, s'il y a des gens qui accaparent tous les fruits les autres mourront de faim.

Il y a donc dans chaque fruit, qu'il soit provenu du capital ou du travail, une part organique et constitutionnelle, qui n'appartient pas complètement au propriétaire, ni au producteur, part qui lui a été donnée « en pur don » par la nature et dont il est, en quelque sorte, comptable vis-à-vis de ses aïeux et de ses successeurs. C'est seulement de cette part de fécondité naturelle qu'on lui demande statistique et mesure.

*
* *

A première vue, il peut paraître impossible de mesurer une chose aussi fluide que le Revenu.

Mais s'il est vrai que l'homme produit du Revenu comme il produit de la vapeur et de l'électricité, pourquoi lui serait-il impossible de mesurer le Revenu comme il mesure ces fluides invisibles et impalpables ? c'est-à-dire en choisissant le moment où ils ne sont pas en plein travail, où ils ne sont pas en consommation, mais quand ils entrent ou

quand ils sortent avant ou après le travail accompli, c'est-à-dire — au moment du versement — Sans soupape de sûreté, sans manomètre, sans compteur des volts, il y a danger, n'est-ce pas, dans les machines ? Eh bien ! pourquoi le mesurage de l'intensité du Revenu ne pourrait-il pas se faire sans la moindre opération douloureuse et pour ainsi dire automatiquement, grâce à des enregistreurs automatiques semblables à ceux qu'on adapte sur les machines ? et qui, comme le médecin constate la fièvre, ne marquent que d'après les signes « extérieurs » ?

Les capitalistes ont intérêt à cette unification et à cette simplification du contrôle pour que tout leur capital n'éclate pas d'un seul coup comme cela s'est produit déjà en Russie lors de la Révolution.

Les travailleurs y auront encore plus d'avantages, non seulement pour empêcher l'accumulation dangereuse des capitaux dans les mêmes mains par le seul courant des intérêts composés roulant sur eux-mêmes, mais surtout parce qu'en cas de catastrophe, c'est toujours l'ouvrier qui se trouve à proximité de la machine, qui en est la première victime.

Le mouvement qui porte tous les gouvernements sans exception à exiger des statistiques des revenus et des salaires est irrésistible. Ne serait-ce pas faire œuvre de prudence dans ces conditions, que de cesser de résister à ce courant puisqu'on ne parviendra pas à l'enrayer, et d'essayer tout simplement de l'endiguer et de le diriger de manière à ce qu'au lieu d'être dangereux il devienne salutaire ?

Il serait déplacé d'entrer dans des détails pratiques, mais il est permis d'espérer qu'un jour, pas trop lointain, toutes les nations civilisées, se mettront

d'accord pour adopter à l'égard de la statistique des revenus un procédé de mesurage aussi automatique et extérieur que possible et qui soit « le même pour tout le monde ».

2° La seconde raison d'épouvante pour les capitalistes et les salariés à l'égard de l'impôt sur le revenu est actuellement que les gouvernements, après avoir imposé, enlevé, taillé à merci dans le tas informe des revenus, salaires, bénéfices, chiffre d'affaires, etc... escamotent sans laisser de traces tout ce qu'ils en prélèvent.

Non seulement ils ouvrent le ventre du patient, lui coupent tout ce qui se trouve à leur portée, mais après l'amputation, tout ce qui a été taillé dans sa chair est jeté à la rue. Beaucoup plus qu'au temps antique où la dîme juive allait aux mains des lévites, ou que sous l'ancien régime français, où elle allait à l'Eglise et par elle, en partie, aux pauvres, le contribuable d'aujourd'hui sait bien que de tout l'argent qu'on lui prend, il n'en reverra jamais un sou.

Pourquoi ne pas modifier le sens de ces pratiques ? L'effroi pourrait, qui sait, se changer en confiance et en satisfaction, si chacun arrivait à se rendre compte que, comme dans une machine, le tableau de mesure de la pression et du courant est tout aussi utile à l'actionnaire qu'au mécanicien, ou si chacun constatait que, comme lors d'une visite de médecin, la taille s'il en est ordonné, la diète sont faits, uniquement, dans l'intérêt de sa santé, à lui, patient, riche aussi bien que pauvre.

*
* *

Et c'est ici que viendrait jouer la seconde oscillation du balancier social, la fermeture du circuit.

Aussitôt la perception de l'impôt sur le revenu opérée par le Bureau Central des poids et mesures de la Société... Aussitôt elle serait répartie, comme nous l'avons laissé entendre, de telle manière qu'elle revienne, le plus directement possible, à la sève, à la souche, au cœur même de la Sphère sociale, d'où elle vient, et cela, pour ainsi dire, automatiquement, comme le sang dans l'être vivant, comme la vapeur au condenseur, comme l'électricité à la terre, etc., etc.

*
* *

Les proportions sont choses secondaires, on nous excusera d'en donner uniquement pour préciser. Commençons par en bas. C'est le plus difficile.

Supposons que, dans une sphère industrielle (formée d'une industrie particulière ou d'un syndicat d'industries similaires), on ait prélevé sur tous les revenus que cette industrie a rapportés dans l'année, aux actionnaires, aux directeurs, au personnel de bureau, aux ouvriers de la main-d'œuvre, qu'il ait été prélevé, disons-nous, un prorata de 10 ou même de 15 0/0 sur chaque revenu coupon, traitement ou salaire ; la masse ainsi formée, si exagérée qu'elle puisse paraître, serait redistribuée instantanément et entièrement aux familles de tous les susdits participants, sans exception, riches comme pauvres, mais en proportion du nombre et du bas âge des enfants, ou de grand âge de leurs vieillards, à la charge de chacun des patrons et des ouvriers ; tous les âges étant calculés... par rapport à l'âge normal pris comme « type » central de toutes comparaisons. Autant de perçu autant de rendu : Rien de perdu, le cycle est complet.

De même dans la sphère nationale, supposons qu'on ait prélevé sur tous les revenus de tous les nationaux, une sorte

de prime de solidarité et de sécurité mutuelle, fixée à, — disons 5 0/0 ; — La masse ainsi formée serait redistribuée instantanément à tous les nationaux contribuables, en compensation de leur charges de famille et spécialement aux vieillards et aux petits enfants, de la Nation.

De même encore, dans la sphère internationale, supposons que la prime d'assurance sociale mutuelle ait été fixée à 2 0/0 de tous les revenus sans exceptions, le total de la perception serait aussitôt reçu, réparti entre tous les peuples pauvres comme riches, mais cette fois en raison inverse de leur densité de population par rapport à la densité « type normal ».

Libre ensuite aux nations de répartir comme aide aux familles nombreuses ou à la vieillesse dans la proportion qu'elles voudront, ce qui leur reviendra de la redistribution compensatrice.

*
* *

Ces chiffres sont mauvais ? Qu'on les change — pourvu que le principe compensateur, le flotteur de salut commun subsiste.

Précisons le plus possible : Les Gouvernements restent libres de créer, à leur profit politique, autant d'impôts indirects qu'ils voudront et que leurs contribuables consentiront à payer.

Mais désormais l'impôt direct cesse d'être un impôt politique : il devient une contribution, à échelons, d'intérêt strictement social.

L'impôt indirect répond à la conception qu'Adam Smith se faisait de l'impôt : « *Une participation aux dépenses du gouvernement* ».

L'impôt direct correspond, lui, à la définition de la Révolution française dans son adresse de 1789 aux Français :

« *L'impôt est le prix des avantages que la Société procure, la rémunération des services sociaux* ».

Ils sont absolument séparés l'un de l'autre :

Impôt indirect : impôt politique.
Impôt direct : impôt social.

L'impôt direct se trouvera exclusivement destiné à assurer la marche de la Société à tous ses degrés.

Bien que ce ne soit pas bien compliqué nous demandons la permission d'y insister pour finir et, toujours avec des images divergentes afin que le lecteur, qui a eu la bienveillance de suivre ces recherches jusqu'ici, s'oriente lui même vers le but que nous cherchons tous.

*

L'impôt indirect fait l'office de l'huile dans les rouages du mécanisme de la Société.

La contribution indirecte devrait remplir celui du fluide générateur du mouvement et de la régularité, sans rien changer à la haute tension des intérêts personnels.

En d'autres termes, la contribution directe personnelle et réciproque, deviendrait à coté de la charité de libre volonté, une charité aimantée, une charité d'amour mutuel, fonctionnant en quelque sorte mécaniquement, si l'on peut dire.

A l'avenir, dans chaque sphère sociale, il existerait un modérateur compensateur et tout à la fois stimulateur. Une seule et unique contribution sociale minime calculée de la même manière pour tout le Monde (riches comme pauvres).... reviendrait — aussitôt perçue — à tout le Monde (pauvres comme riches) comme une pluie adoucissante et fécondante, tombant avec une densité d'autant plus grande qu'elle arrose un endroit ayant naturellement plus besoin d'être arrosé,

d'autant plus légère qu'elle se répartit uniformément sur la surface de la sphère entière.

A chaque échelon de la redistribution compensatrice, tout reviendrait, en cascade pulvérisée, au « niveau commun » sans la moindre distinction arbitraire, sans aucune barrière de classes artificielles, uniquement en raison de besoins *naturels*.

Quelles que soient les proportions de la répartition et de la perception — qu'on sait d'avance imparfaites — il se produirait, dans l'organisme social tout entier, une diffusion mutuelle et réciproque de solidarité, agissant à la manière du sang commun circulant dans toutes les veines d'un corps vivant. L'impôt personnel et direct, justement parcequ'il s'attache à la personne dans ses fibres vivantes, jouerait, à l'avenir, le rôle de pondérateur élastique agissant toujours dans le sens de la Vie normale, fermant le circuit sur la Vie normale.

En admettant que les balanciers de deux sphères voisines ne marchent pas tout à fait à l'unisson, celà n'aurait pas d'autre importance. N'est-il pas reconnu par l'expérience, en physique, que lorsque deux pendules battent côte à côte dans des sens différents, ils ne sont pas longs à se mettre spontanément d'accord et à osciller en harmonie complète, tant est grande la force d'attraction vers « le sens commun ».

Il ne faut donc pas désespérer de voir, bientôt, la Loi de Gravitation « assurer » non seulement la sécurité de la Société, mais encore sa marche, à toute vitesse, dans la voie du Progrès.

CONCLUSION

Aux principes de la physique élémentaire, au « principe de l'inertie », au « principe de l'équilibre », au « principe de Pascal sur l'équilibre des liquides », au « principe de Carnot sur l'équilibre des fluides dans les machines à vapeur », au « principe de Faraday sur l'équilibre électrique », au « principe de Galilée sur l'équilibre du pendule », au « principe de Newton sur l'équilibre des masses », ... etc, on pourrait ajouter ce corollaire de la Loi de Gravitation, relatif à la « Physique Sociale ».

Si, dans une sphère sociale, se produit, soit naturellement soit artificiellement, un courant de Revenu qui revienne au centre de gravité, ou, pour mieux dire, au cœur de ce Corps Social, il se produit, SPONTANÉMENT, dans ce corps une tendance à l'Équilibre.

Pour énoncer cet axiome, il n'est pas besoin d'être grand clerc. C'est le « bon sens » qui parle.

Pour appliquer le principe, une grande habileté ne sera pas nécessaire non plus!

Il y a cinquante ans, il nous semblait incroyable qu'un Homme pût s'asseoir et marcher sans danger sur une roue en mouvement. Il y a dix ou quinze ans, on considérait comme impossible qu'un Homme pût se maintenir en suspension dans l'air et voler. Aujourd'hui celà semble tout naturel.

L'équilibre social est autrement facile à obtenir !

D'une part, l'homme a toujours été poussé à avoir une femme et des enfants, c'est-à-dire à constituer une famille, et d'autre part, le Revenu — son nom le dit assez — le Re-venu Re-vient

constamment. Il y a donc là double manifestation évidente d'attraction. Il n'y a qu'à la laisser faire, à ne plus follement l'empêcher d'agir.

Ce qui donne la sécurité, c'est l'élan, c'est le balancier, c'est le re-venu, c'est le res-sort.....

Oh ! Çà, oui ! c'est un chef-d'œuvre, mais il ne vient pas de l'Homme.

Par la même raison que le bonhomme en sureau, pour peu qu'il ait aux pieds un petit poids de forme circulaire, se redresse, après quelques oscillations, tout seul ; par la même raison que dans la chaudière près d'éclater, la vapeur en excès soulève, toute seule, la soupape de sûreté et évite ainsi automatiquement la catastrophe ; par la même raison que dans la salle de spectacle où tout le monde étouffe, il suffit, sans rien changer au spectacle ni aux spectateurs, d'ouvrir une fenêtre, une lucarne, si petite soit-elle, sur le dehors pour que l'air pur y rentre tout seul..... de même l'équilibre se fera, tout seul, dans la Société où les passions sont, peuvent et doivent rester à haute pression ; de même la crise Mondiale, dont tout le Monde étouffe, disparaîtra, toute seule, du moment qu'on n'empêchera plus systématiquement, obstinément et hermétiquement le moindre regard vers l'air libre et le niveau naturel commun.

La loi de gravitation fera des merveilles chaque fois qu'on l'invoquera.

On pourrait essayer de l'appliquer aux cas particuliers, même les plus difficiles, tels que les conflits entre ouvriers, patrons et actionnaires d'une industrie séparée ou d'un groupe d'industrie similaires, mais pour ne viser qu'au plus général, qui est aussi le plus simple et le plus pressé, on devrait, sans tarder,

l'appliquer dans la Sphère Nationale, c'est-à-dire l'employer à ramener l'équilibre social entre Nationaux.

Avec plus d'urgence encore il faut l'appliquer dès demain à ramener et assurer l'équilibre entre Nations, en commençant par l'extinction des dettes de guerre faites dans « l'intérêt commun ».

C'est facile.

Il ne faut pas craindre de prédire que le jour où l'homme consentira à s'en remettre à la Loi d'Attraction et de Gravitation pour régulariser ses équilibres, même les plus extraordinaires, il sera stupéfait des résultats obtenus et de la facilité incroyable avec laquelle il les aura réalisés... tout simplement parce qu'il aura laissé agir le « Sens Commun ».

Y consentira-t-il ? Voilà la question.

Consentira-t-il à « laisser faire », en lui, LA VIE, à se « laisser vivre » ?

Voilà la seule difficulté.

Il est évident qu'on n'arrivera jamais à empêcher de se suicider un homme qui s'obstine à le vouloir.

DU MÊME AUTEUR

ÉTUDES THÉORIQUES

Vers l'apaisement par l'argent ..... 1914 Paris, Rousseau
(avant la guerre)

Essai d'Équilibre économique et social positif. 1918 Paris, Rousseau

Le Règlement d'avaries du Grand Abordage. 1921 Paris, Rousseau

Le Piano d'Harmonie Sociale. ..... 1922 Paris, Rousseau

ÉTUDES D'UTILITÉ PRATIQUE

La Prospérité des Ports Français.. .. .. Paris, Challamel
*Ouvrage couronné par l'***Académie Française.**
Ouvrage couronné par la **Société Havraise d'Études Diverses.**

Notice sur les Iles Kerguelen..... ..... Paris, Challamel

Nouvelle Notice sur les Iles Kerguelen. ..... Paris, Challamel
*Ces deux ouvrages récompensés par l'***Académie des Sciences.**

Etude sur l'elevage du Mouton dans le Monde

Ce que peut donner l'élevage du mouton quand il est pratiqué sur de grands espaces.

MSH 22998

END OF
TITLE